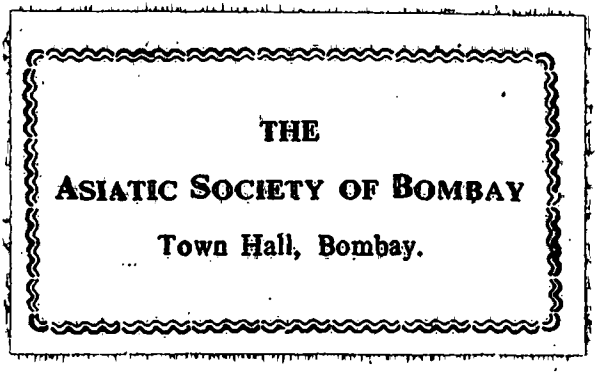
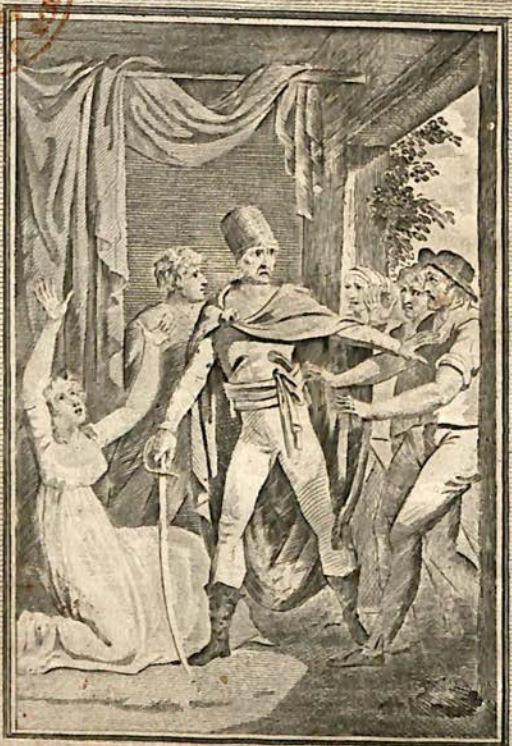
GOD
FR
843.7
Leblmon
99967
00099967



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

MON ONCLE THOMAS.



Ils demanderent à grands cris la femme qu'on leur derobait. *Page 215.*

Chaillou, del et Sculp.

MON ONCLE THOMAS,

PAR PIGAULT-LEBRUN.

TOME QUATRIÈME.

Vol 4

99967

Nunc est ridendum.

OC.C.1

A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, no. 51.

1819.

God
Fo 843.7
Leb/Mon
99967

MON ONCLE THOMAS.

CHAPITRE PREMIER.

Un mot sur votre serviteur.

Depuis assez long-temps, très-respectable lecteur, je vous parle de mon oncle ; il est temps que je surmonte la modestie qui jusqu'à présent m'a tenu derrière le rideau : je vais me mettre en évidence, et vous entretenir de moi.

Vernier, époux attentif, complaisant, et qui plus est amoureux, quittoit rarement sa femme, parce qu'il étoit jaloux : pardonnez-lui ce défaut, il n'eut jamais que celui-là. Suzanne, très-sage avant et après son mariage, étoit passionnée pour son mari ; c'étoit un petit démon qu'il trouvoit sans

cesse sur son chemin, qui l'agaçoit, le lutinoit, le violentoit le jour, et qui recommençoit la nuit : c'est une terrible chose qu'une femme sage pour un mari. Monsieur Vernier étoit sur les dents ; mais au bout de quelques années, il recueillit le fruit de tant de travaux. Je fus remis dans ses bras par dame Catherine, sage-femme experte, qui venoit d'estropier ma mère ; ce qui fut cause que je suis fils unique, à moins pourtant que mon père ne m'ait fait, par-ci, par-là, quelque petit frère ; ce que je ne crois pas, ni vous non plus, d'après la connoissance que nous avons de son caractère et de sa moralité.

Suzanne, femme *d'un homme de lettres*, possédoit son Jean-Jacques ; elle ne me confia point à des mains mercenaires : j'eus le bonheur de sucer son joli sein ; et comme le bien-être de la maison avoit été considérablement

augmenté par la prise d'habit de mon oncle, et par la succession que Riboulard avoit cessé de contester après sa mort, l'ordinaire étoit bon, le lait de ma mère excellent, et je poussois comme un champignon.

A peine eus-je l'âge de la parole, qu'on s'occupa sérieusement à développer mon intelligence, et les trois premiers volumes de cet incomparable ouvrage vous ont sans doute convaincu qu'on n'a pas perdu ses peines. On ne me fit, dans ma première enfance, aucun de ces contes de sorciers, de revenans, qui affectent des cerveaux foibles encore, et qui laissent des traces qui durent quelquefois toute la vie. Cependant, comme il falloit m'endormir avec quelque chose, ma mère me racontoit les hauts fait de mon oncle, qu'elle appeloit des extravagances, et qui me paroissoient à moi des choses merveil-

leuses : aussi, pendant quelques années, je ne jouois qu'à *mon oncle Thomas*. J'avois des sabres de bois, des pistolets de paille ; j'abattois des châteaux de cartes, je prenois des vaisseaux faits avec des coquilles de noix, j'avois une poupée que j'appelois *lady Seÿmour*, que j'habillois, que je déshabillois, que je baisois, et à qui je faisois manger de ma bouillie.

A six ans je savois lire ; à douze ans j'étois un petit monsieur présentable par-tout, et mon père me conduisoit par-tout avec lui. Depuis longtemps il avoit quitté son charnier : l'état de sa fortune lui avoit permis de se produire dans le monde, et il étoit d'abord devenu sécrétaire d'un conseiller au parlement, qu'il quitta parce qu'il devint amoureux de ma mère. Il entra successivement chez un président, chez l'archevêque, chez le chancelier, qu'il quitta encore pour

la même raison : il se fit marchand épicier, et il vendit son fonds, parce qu'en achetant pour deux sous de fromage, on avoit le droit de dire des douceurs à l'épicière. Il acheta une bonne ferme qu'il revendit encore, parce que le seigneur du village prétendoit au droit de cuissage, de marquette, ou de prélibation : c'étoit un droit charmant, imaginé dans le temps des croisades, qui autorisoit le seigneur à coucher, la première nuit des noces, avec leurs vassales roturières. Il y avoit long-temps que ma mère n'avoit plus de prémices à offrir au seigneur ; mais enfin elle s'établissoit sur ses domaines, et une première nuit est toujours jolie avec une jolie femme. Pour terminer des contestations désagréables, très-désagréables pour un mari, mon père s'esquiva avec sa tourterelle de cette pépinière à cocus, et il se pourvut à Paris d'un

office d'huissier qu'il garda, parce qu'il n'avoit que moi de clerc, et que la clientelle ne pénétroit pas au-delà de l'étude.

J'avois dix-huit ans, et ma mère commençoit à ne plus donner d'inquiétude à mon père, lorsqu'on pensa à mon avancement. Le fils d'un recors peut se borner à être huissier; celui d'un huissier doit être au moins procureur. On me mit chez le plus habile et le plus renommé de ces messieurs; et, au bout de deux ans, mes chers parens se flattoient que la fille de quelque tanneur ou de quelque marchand de vin, seroit enchantée de s'agréger à la robe, et trop heureuse de payer ma charge. Ces espérances étoient fondées : j'entendois les affaires, j'avois de la figure, et les dimanches on rassembloit à la maison paternelle les demoiselles sur qui on pouvoit avoir des vues. J'étois au mieux

avec elles toutes ; on jouoit aux petits jeux innocens, on se donnoit des gages, on s'embrassoit ; et la soirée se terminoit ordinairement par le récit de quelques-unes des aventures de mon oncle, que je contois avec un charme qui forçoit l'attention. Quelquefois on rioit, quelquefois on s'apitoyoit ; souvent une larme étoit accordée à la mémoire du défunt par ma mère, par moi, et même par mon auditoire.

Le résultat de ces soirées, fut une convention formelle entre mon père et celui de mademoiselle Félicité, de nous marier quand j'aurois l'âge requis pour enfiler la robe, moyennant soixante mille francs que payeroit le papa de la future, pour le petit plaisir de voir sa fille procureuse. Le 14 juillet 1789, qui n'arriva qu'à son tour, mais d'une manière assez étourdissante, dérangea singulièrement tous ces projets. Le par-

lement tomba, et entraîna dans sa chûte les procureurs et les procureuses. Mademoiselle Félicité, qui étoit née pour un état brillant, fut mariée au président de son *district*; et comme ils avoient cinquante mille écus à eux deux, ils furent guillotinés trois ans après, sous le prétexte qu'ils entretenoient des intelligences avec *Pitt* et *Cobourg*, qu'ils ne connoissoient pas plus que vous, si toutefois vous ne les connoissez point.

Pour moi, qui n'étois pas fou de la demoiselle, je me consolai facilement de sa perte, et je suivis l'exemple des habitués du palais. Tous les clercs sans exception devinrent avoués, défenseurs officieux, ou juges aux dépens de qui il appartiendroit; ce qui fait que les pauvres plaideurs perdent tous les jours des causes excellentes? à la vérité, ils en gagnent quelquefois de détestables; et c'est une compen-

sation. Au reste, nous allons avoir un code civil, et qui sera bon, car il y a douze ans qu'on en parle.

J'allois donc tous les jours plaider; en frac gris et en queue; ce qui ne donne pas une grande majesté aux tribunaux, mais ce qui est très-commode pour ceux de mes confrères qui ne gagnent pas de quoi s'acheter une robe. Comme je n'étois pas un *Chauveau*, un *Julienne*, un *Bellart*, mes honoraires ne montoient pas bien haut: en récompense, l'étude de mon père étoit devenue excellente, parce qu'où la plupart des procureurs et des avocats sont des ânes, il faut bien que les huissiers fassent les écritures.

Nous vivions dans la plus grande aisance. Mon père faisoit souvent des placemens considérables. La guerre, qui venoit de s'allumer dans presque toute l'Europe, la suppression de la noblesse, des moines, des rois, du

bon dieu, de la probité, de la piété filiale, de la fidélité des époux; l'établissement de la liberté, de l'égalité, de l'ignorance, du vandalisme, de l'agiotage, de l'usure, de l'impudence, du cynisme et de la misère publique, n'empêchoient pas les hommes de plaider; et nous les aidions à se ruiner tout-à-fait, en faisant, pour un nouvel ordre de choses, des vœux qui commencent à se réaliser.

Un soir, je lisois les lois anciennes; en attendant les nouvelles, mon père minutoit un exploit, et ma mère trempoit la soupe pour dix ou douze de ses *égaux* qui mouroient de faim, et qui lui baisoient les pieds en recevant son potage, lorsqu'on sonna fortement à la porte. Ma mère timorée, trembla pour sa tête : la meilleure alors ne tenoit à rien; la mode de mourir dans son lit étoit passée, celle de finir en public avoit été reçue avec beaucoup

de facilité, et paroissoit ne déplaire à personne, car personne ne disoit rien. Les craintes de ma mère, qui ne se piquoit plus de suivre les modes, augmentèrent en voyant entrer un chenapan de cinq pieds dix pouces, taillé en Hercule, basané, sale, en guenilles, portant un grand sabre attaché par-dessus son épaule, avec une corde garnie, devant et derrière, de deux ou trois douzaines d'oreilles d'hommes. Il sauta sur la soupe, en mangea la moitié, et nous le laissâmes faire, parce que nous avions peur. A boire! dit-il d'une voix terrible; et mon père se hâta de lui présenter une bouteille de vin. Il vida la bouteille d'un trait, s'essuya la bouche, et embrassa vigoureusement ma mère. Mon père, mû par un reste de jalousie, avoit envie d'éclater : il se contint cependant, parce qu'on rendoit tous les jours beaucoup, mais beaucoup de

lois; qu'on pouvoit patriotiquement avoir décrété ce soir-là la communauté des femmes avec celle des autres propriétés, et que son égal paroissoit un homme à lui rompre les bras, s'il faisoit le récalcitrant. Nous le regardions avec des yeux effarés, et nous ne sonnions mot. « Sacredieu, s'é» cria-t-il, vous ne voulez pas me » reconnoître ! je suis donc bien » changé. » On s'approche, on regarde, on doute : l'homme basané termine nos incertitudes en déchirant sa chemise du col à la ceinture, et en nous montrant la cicatrice de la botte de longeur que lui a poussée la Giberne. C'est Thomas, dit ma mère, et elle tombe en foiblesse ; c'est Thomas ; reprend mon père, et il s'évanouit ; c'est mon oncle, reprens-je à mon tour, et je perds connoissance ; et revenant à nous : « Hé, par quelle » aventure, mon frère ?..... Par quel

» heureux hasard, monsieur?.....
» Comment se peut-il, oncle fameux?..
» Parlez, expliquez, racontez.....
» criâmes-nous tous trois ensemble » ; et Thomas raconta sommairement ce que vous allez lire.

Le frère Chrysotôme ne fut pas plutôt informé de la suppression des moines, qu'il crut devoir gagner du côté du patriotisme ce qu'il perdoit de celui de la besace. Il jette le froc aux orties, court à la commune, renier Jésus-Christ, et dénoncer les pères indignes qui violoient quelquefois le vœu de pauvreté, assez souvent celui de chasteté, et qui se permettoient d'enterrer les gens tout vifs. Aussitôt un savetier somme le conseil de la commune d'arrêter que le frère Chrysostôme a bien mérité de la patrie, et l'arrêté est consigné sur le registre. Le savetier somme la commune d'aller à l'instant même délivrer le frère Ange,

et la commune se met en branle, suivie du savetier, de ses confrères, des aboyeurs de l'assemblée populacière, des garçons bouchers, et de leurs chiens. On déterre mon oncle, étonné de revoir le grand jour; on lui rend les honneurs dus à une victime du despotisme; on chasse une partie des bons pères, pendant que le vindicatif Thomas assomme l'autre, et le procureur-syndic s'installe préalablement dans la maison avec une femme qu'il avoit volée à un gentilhomme, et qu'il tenoit en réquisition pour ses menus plaisirs.

La Sapho d'Arras, car il y a une Sapho par-tout, fit dans la journée un poëme en vers, intitulé : *Les infortunes de Thomas.* Il fut lu le soir au spectacle, et couvert d'applaudissemens. Il étoit en effet très-bien écrit : Sapho en devint plus chère à ses coteries, et s'éloigna un peu da-

vantage de son mari, de ses enfans et de son ménage, dont elle ne se soucioit guères, selon l'usage des femmes auteurs.

Sapho fut couronnée pour avoir fait des vers; le savetier pour sa motion patriotique, Thomas pour avoir assommé cinq à six capucins dont l'aristocratie monacale ne pouvoit paroître douteuse; et, comme il déclara vouloir revenir à Paris, la commune lui donna un bon de dix louis à prendre sur un certain baron qui se tenoit fort tranquille, qui avoit repris son nom de famille, supprimé sa livrée, qui régaloit la canaille son égale, mais qui devoit payer parce qu'il étoit baron.

Le premier soin de Thomas, en arrivant dans la capitale, avoit été de chercher son beau-frère, qu'il ne trouvoit nulle part, et qu'il auroit rencontré sans le connoître; car trente ans de plus sur la figure d'un homme,

ne laissent pas de la changer un peu. Il se décida à prendre la piste de Vernier, et à le suivre jusqu'en Amérique ou en Laponie, s'il le falloit. Il passa donc de l'humble boutique d'écrivain chez l'ex-conseiller, qui l'envoya chez l'ex-président, qui ne put rien lui dire de Vernier, parce qu'on lui avoit coupé le cou la veille : mais un domestique, qui avoit dénoncé son maître pour avoir sa montre et sa bague, renvoya Thomas à l'ex-archevêque, qui étoit émigré, dont la femme de charge indiqua l'ex-chancelier, qui étoit mort, dont le portier, président de son comité révolutionnaire, donna l'adresse du magasin d'épiceries, dont le propriétaire venoit d'être *lanterné* pour avoir accaparé de l'eau de vie, que les *lanterneurs* aiment beaucoup ; ce qui fut cause que mon oncle s'adressa à la fruitière du coin.

Celle-ci avoit conservé une idée confuse du domaine qu'avoit acheté Vernier : elle nomma *Isigny* au lieu de *Savigny* : ce qui fut cause encore que mon oncle voyagea en Normandie, où il parcourut tous les villages en *i*, d'où il revint à Paris, et de là à *Passy*, à *Poissi*, *Neuilli*, *Chilli*, *Bondi*, *Suci*, *Baubigny*, *Chevilli*, *Issi*, *Grigni*, *Boissi*, *Gisi*, *Gentilli*, et enfin *Savigny*, où il apprit ce que je vous ai déjà dit.

Il n'est pas difficile de trouver un huissier à Paris : aussi mon oncle vint-il chez nous en droite ligne. Il ne paroissoit pas aussi aisé de vivre pendant un an que durèrent ces recherches ; mais comme le bien des *conspirateurs*, des *suspects*, des *modérés*, étoit devenu le patrimoine des patriotes *purs*, mon oncle entroit dans toutes les maisons d'apparence, et les propriétaires étoient conspirateurs ou

modérés, selon que leur table étoit plus ou moins bonne, leur bourse plus ou moins garnie.

Après les premiers épanchemens, mon père, qui n'étoit ni *lanterneur*, ni *sabreur*, ni *guillotineur*, ni *dénonciateur*, ni *voleur*, ni même *agioteur*, et qui avoit la plus forte envie d'éloigner de chez lui le baudrier garni d'oreilles, et le grand homme qui le portoit, mon père se mit aussitôt à son secrétaire, et rédigea le compte des sommes qu'il devoit à mon oncle, avec les intérêts des intérêts de trente ans; le résultat de ce compte étoit notre ruine absolue. Mon père pouvoit profiter du droit de prescription: il pouvoit au moins rembourser en assignats, comme tant de fripons; mais il étoit resté pur au milieu de la corruption générale.

Pendant qu'il calculoit, ma mère faisoit ses efforts pour dégoûter mon

oncle de son costume et de son baudrier, mais sa longue captivité l'avoit aigri, les années avoient roidi son caractère, et il n'étoit plus possible de lui rien faire changer à ce qu'il avoit résolu. Ces oreilles étoient celles des moines qu'il avoit rencontrés ; et autant il en rencontroit, autant d'oreilles à bas : il en avoit fait le vœu, et corbleu, il se promettoit de tenir celui-là. Pour le costume, c'étoit celui des patriotes par excellence : c'est à ce costume qu'il devoit l'amitié de Marat, de Robespierre, et de tant d'autres qui lui prenoient familièrement la main. « Mais, mon frère ; » vous croyez donc que ces gens-là » vous aiment ? — Pas du tout : ils » n'aiment personne ; mais ils ont » besoin de moi, et je les flatte parce » que j'ai besoin d'eux. C'est cela, » reprit mon père : en révolution, cha» cun travaille pour son compte, et

» brise ensuite l'instrument dont il
» s'est servi. — J'entends bien aussi
» ne travailler que pour moi, et sacre-
» bleu, on ne me brisera point. — Je
» le désire, monsieur. — Moi, j'en
» suis sûr : j'irai à la fortune par un
» chemin où ces plats coquins-là ne
» me suivront pas. — Et lequel, mon-
» sieur ? — Celui de l'honneur : je
» suis toujours Thomas, et j'ai encore
» du courage et des bras. — Hé, mon-
» sieur, pourquoi vous exposer de
» gaîté de cœur, poursuivit mon père
» en présentant son bordereau à mon
» oncle ? voilà plus qu'il ne vous
» faut pour vivre dans l'abondance.
» — Qu'est-ce que c'est que cela ?
» — L'état des sommes que je vous
» dois. — A combien cela monte-t-il ?
» — A cinquante-deux mille livres.
» — Et que te restera-t-il ? — Rien.
» — Rien, f..... ! » et Thomas déchire
le bordereau, et en jette les morceaux

au nez de mon père, « Apprends, » beau-frère, qu'on peut couper les » oreilles des moines, dévaliser les » anglois, et laisser de quoi vivre à » sa sœur et à son mari. Tu me don- » neras douze mille francs dans les » vingt-quatre heures; c'est plus qu'il » ne me faut pour me faire tuer, ou » gagner un million : je t'abandonne » le reste, et grand bien te fasse. » Mon père ne répondit rien : mon oncle l'entraîna chez un notaire, à qui d'abord il fit peur aussi, mais qui l'embrassa cordialement, quand il eut démêlé l'ame de la fange qui l'obstruoit. L'acte de renonciation fut dressé et signé aussitôt, à la grande satisfaction des parties.

J'avois contracté, dès ma naissance, l'habitude d'admirer Thomas : ce désintéressement, mêlé d'une sorte de grandeur burlesque, me subjugua tout-à-fait. Peut-être l'extraordinaire a-t-il

le droit de plaire à la jeunesse ; peut-être y avoit-il entre nous des rapports que l'éducation avoit adoucis en moi. Quoi qu'il en fût, je commençai à négliger le palais, et je vouai à mon oncle un attachement à toute épreuve, parce que je trouvois un plaisir indicible à l'entendre, et que son langage héroïco-barbare m'inspiroit, en m'échauffant la tête, une sorte de mépris pour le papier marqué.

Ainsi sont faits les hommes. On quitte une femme aimable pour le premier minois chiffonné qui vous trompe et se moque de vous ; un état paisible et sûr, pour la gloire, qu'on n'aborde qu'à coups de canon ; on réalise une fortune solide, et on se ruine en prêtant son argent à trente-six pour cent par an ; on dédaigne la maison de ses pères, et on sort sans savoir si on trouvera un abri.

CHAPITRE II.

Je deviens aussi un petit héros.

Mon oncle dînoit chez nous pour la dernière fois : il avoit reçu son argent, et il partoit le lendemain. Lorsqu'il entra, mon père étoit à ses affaires, et ma mère à la cuisine. Thomas me parloit de ses grandes vues avec cet enthousiasme que donne le pressentiment des succès : en l'écoutant, ma figure s'animoit, mon sang bouillonnoit, et, dans un moment dont je ne fus pas maître, je tirai son grand sabre. Il cessa de parler, me regarda fixement, et me tâta le poulx : « Tu » es né pour la guerre, reprit-il, et » non pour moisir dans un cabinet : » n'es-tu pas honteux de te battre à » coups de plume pour un peu de mau-

» vais papier, tandis qu'il ne faut qu'une
» campagne pour t'enrichir et te rendre
» fameux ! Il est temps de quitter les
» jupons de ta mère ; envoie au diable
» l'écritoire et l'écriture, et prends-moi
» un sabre et une paire de pistolets :
» voilà ce qui sied à un jeune homme.
» Mais une écritoire, corbleu ! une
» écritoire ! fi donc ! »

Cette ouverture étoit trop de mon goût pour que je n'y répondisse pas comme mon oncle le désiroit : il fut arrêté entre nous que je serois aussi un grand homme, qu'il me feroit inscrire sur son passe-port, que j'irois le joindre à la diligence, que nous partirions ensemble, et que nous aurions grand soin, pendant la journée, de ne pas nous laisser pénétrer par mon père, qui n'eût pas manqué de mettre obstacle à ma célébrité.

Quand je ne fus plus soutenu par la présence de mon oncle, je sentis des remords

remords. J'allois, quitter en fugitif de bons parens, qui ne respiroient que pour moi; je les livrois à de continuelles inquiétudes; si j'étois tué, ce qui ne me paroissoit pas impossible, ils finiroient leur carrière dans la douleur et l'abandon. Mais aussi, si je me distinguois, si je parvenois aux premiers grades, si ma réputation et mes richesses embellissoient leurs derniers jours, combien ils s'applaudiroient que je ne les eusse pas consultés! Cette considération l'emporta sur les autres, et cela devoit être; elle s'accordoit avec mon penchant. Je passai une partie de la nuit à écrire à mon père une lettre bien tendre, bien respectueuse, que je laissai sur ma table, et je m'amusai à bâtir des *châteaux en Espagne* jusqu'au lever du soleil, dont mon impatience hâtoit le retour.

Je me levai, je sortis sans bruit, je joignis mon oncle à l'heure indiquée,

et nous montâmes dans la diligence. Nos compagnons de route regardoient Thomas avec un étonnement mêlé de terreur; personne ne parloit : Thomas seul faisoit les frais de la conversation. Il interrogeoit tout le monde d'un ton tranchant; on ne lui répondoit que oui ou non, prononcé d'un air de déférence. Il se jetoit ensuite dans la politique; il débitoit là-dessus toutes les billevesées qui lui passoient par la tête; et plus il disoit d'extravagances, plus on lui témoignoit d'égards : on le prenoit pour un agent du gouvernement.

Nous arrivâmes à Calais le troisième jour, et nous nous établîmes chez Monsieur Meurice, qui tient une auberge très-jolie, très-propre, qui est plein de complaisance pour les voyageurs, qui les sert bien, et ne les rançonne pas.

Comme pendant la guerre, personne

à Calais n'a rien à faire, pas même du lareng, on s'y promène sur une grande place, où on gobe à la fois les nouvelles et les trente-deux airs de vent. L'arrivée de mon oncle, dont les gouteux du pays se rappeloient les premières aventures, fit sur cette place autant de bruit que la bise, et les armateurs, les constructeurs, les matelots et les curieux vinrent en foule nous faire des propositions. Mon oncle leur répondit qu'il savoit arranger ses affaires lui-même, et qu'il les prioit de le laisser tranquille.

Dès l'après-dîner, il s'occupa de son armement. Il me mena sur le port. Pendant que j'admirois la mer, que je voyois pour la première fois; que je faisois sur l'instabilité de l'onde des réflexions que je me gardois bien de communiquer à mon oncle, il couroit partout et examinoit tout, depuis le *long-pont* jusqu'à *la portelette*. « J'ai

» hôtre affaire, me dit-il. » C'étoit une longue barque, mince, légère, taillée pour la course, et dans laquelle soixante hommes pouvoient tenir debout et serrés. Mon oncle parla, marchanda, jura, acheta et paya la barque, il y fit mettre un mât, une voile et des avirons, et il pensa à faire son équipage.

Comme une dévote est difficile sur le choix d'un directeur, une prude sur celui d'un amant, un petit-maître sur celui d'un tailleur, un protégé sur celui d'une place, un agioteur sur le poids des louis, tel mon oncle observoit, scrutoit, épluchoit les sujets qu'il se proposoit d'associer à sa gloire. Il couroit les cabarets avec un sac de 1200 francs dans son chapeau; il faisoit boire, il donnoit de l'argent, il enrôloit ceux qui lui convenoient, et il n'enrôloit que des jeunes gens. Il ne vouloit pas d'hommes mariés, parce

qu'il prétendoit qu'on se bat mal quand on pense à sa femme et à ses enfans, et je crois qu'il avoit raison. Il refusoit encore les jeunes gens qui avoient quelqu'aisance, parce que l'aisance, disoit-il, fait tenir à la vie, et qu'au contraire, un gueux, à qui elle est à charge, l'expose volontiers; et il avoit encore raison.

Avec sa façon de voir, il n'avoit trouvé que vingt hommes, et cela ne suffisoit point; mais avec son génie inventif, il se mit bientôt au complet. Il embaucha quarante soldats des plus braves de la garnison, à qui il persuada que le suivre ce n'étoit pas déserter : en effet, servir sur terre, servir sur mer, c'est toujours servir. Cependant, comme les chefs auroient fort bien pu n'être pas de cet avis, on prit une petite précaution pour tromper leur vigilance. On convint que le jour du départ, ces soldats sortiroient de

la ville, sous le prétexte d'aller manger *del crén bouli* (1), au Petit-Courgain; qu'ils fileroient de-là vers le rivage de la mer, où on les prendroit à bord.

Il fut question ensuite de trouver un capitaine qui voulût bien se borner à commander la manœuvre, pendant que mon oncle dirigeroit les opérations. Chacun a son petit amour-propre, et aucun des capitaines de Calais ne vouloit servir en sous-ordre. M. Meurice, toujours obligeant, nous tira d'embarras : il nous amena un certain Mimi-Duboc, qui n'étoit pas capitaine, qui n'étoit pas non plus simple matelot, qui savoit le métier à fond, qui étoit brave, qui buvoit sec, qui paroissoit digne à tous égards de

(1) Excellent laitage qu'on ne sait préparer qu'à Calais. On en vient manger de Londres, de Pétersbourg et de Pékin.

seconder mon oncle, et qui consentit à n'être que l'instrument de sa gloire, moyennant vingt louis comptant, et quatre parts de matelots dans les prises.

Il ne restoit plus qu'à s'occuper des munitions de guerre et de bouche, et ces deux articles furent bientôt réglés. Comme on trouve à bord des vaisseaux anglois, des canons, des fusils, de la poudre, des boulets et des balles, mon oncle jugea inutile de se munir de tout cela. Soixante bouts de fleurets bien affilés, et de vingt pouces de longueur, montés de manches de bois, composèrent tout notre arsenal. Comme les vaisseaux anglois sont encore abondamment pourvus de vivres, les emplettes en ce genre se bornèrent à un baril d'eau-de-vie de soixante pintes, à un sac de soixante livres de biscuit. Le bâtiment de mon oncle, tout équipé et prêt à mettre

en mer, lui revenoit à quatre mille francs.

On commença par rire beaucoup à Calais de ces préparatifs, et quand on fut las de rire, on finit par murmurer. Les gens qui ont la manie de se mêler de tout, représentèrent au commandant de la place qu'il étoit de son devoir d'empêcher la jeunesse calésienne de suivre un fou à la boucherie : bientôt toute la ville fit *chorus*, à l'exception des vingt jeunes gens, que mon oncle tenoit toujours entre deux vins ou entre deux bierres, et qui ne doutoient de rien.

Cependant le citoyen commandant se crut obligé de céder à ces clameurs générales, et il vint voir mon oncle. Ce n'est pas qu'il s'embarrassât beaucoup de ce que deviendroit cette brillante jeunesse, mais on est bien aise de complaire à ses concitoyens. Aux premiers mots du commandant, mon

oncle tira d'une moitié de mouchoir bleu un papier, dont il n'avoit pas encore parlé. « Tiens, frère et ami, dit-il » à l'officier, voilà de quoi te casser le » nez. » C'étoit un ordre en bonne forme, à toutes les autorités civiles et militaires, de laisser le citoyen Thomas, sans-culotte éprouvé, maître absolu de diriger ses entreprises contre les ennemis de l'État, et de lui fournir, à sa première réquisition, les secours de tout genre dont il auroit besoin; et ce, à peine de destitution pour les contrevenans, et signé *Robespierre*.

Mon oncle ne s'étoit pas fait lire ce papier, et il n'en connoissoit le contenu qu'en général. Le commandant avoit prétendu le mener, et ce fut lui qui mena le commandant. Il me fit écrire les noms des quarante soldats que nous avions embauchés, et il *requit* qu'ils lui fussent envoyés à l'instant. L'officier salua profondément le

protégé du citoyen Robespierre ; et sortit. Un quart-d'heure après, les quarante braves entrèrent ; Thomas les établit à discrétion chez Monsieur Meurice ; et il ne fut plus question de *cren bouli*.

Je n'aurois pas été fâché que le commandant fût parvenu à déjouer les projets de mon oncle. Il me paroissoit difficile autant que dangereux d'attaquer et de prendre des vaisseaux avec des bouts de fleuret ; je crois même que je n'aurois pas été fâché de rester à terre tout-à-fait : l'approche du moment critique avoit singulièrement affoibli ma passion pour la gloire. Mais comment déclarer cela à mon oncle ! Le neveu de Thomas avoir peur ! Il étoit homme à me faire sauter la tête d'un coup de pistolet, et j'aimai autant courir le risque de le recevoir de la main d'un Anglois.

Depuis huit jours que nous étions à

Calais; mon oncle alloit régulièrement, matin et soir, examiner du rempart les bâtimens anglois qui croisoient à la rade, pour enlever au passage deux pauvres corsaires qu'on équipoit dans le port. Jusqu'alors, il n'avoit découvert, avec sa *longue-vue*, que quelques *cutters*, quelques *sloops* de dix à douze canons, et il retournoit à son auberge avec humeur. Ce jour-là, c'étoit un vendredi matin, les bâtimens légers étoient disparus, et remplacés par une frégate de trente canons; mon oncle fit un saut, se frotta les mains, m'embrassa, et me passa sa lunette: « Hé » bien! qu'en dis-tu? — Superbe vais» seau, mon oncle! — Il est à nous: » allons, à bord. »

Je tremblois de tous mes membres: heureusement la joie très-active de Thomas ne lui permit pas de s'en apercevoir. Il court, il *requiert* le tambour du poste du Havre de le suivre; il

parcourt les rues au son de la caisse, et ordonne à ses enrôlés de se rassembler à l'instant chez M. Meurice. Il ouvre le garde-manger; il porte sur la table de la cuisine un pâté d'Amiens, une dinde de Périgueux, un quartier de veau rôti, et un fromage de Hollande; il tire de la broche un gigot et six poulets, de dessus les fourneaux un haricot de mouton et douze pigeons en compote; il fait monter de la cave une feuillette de Bordeaux et un panier de cinquante bouteilles de Champagne. On met le couteau dans les viandes, on dresse la feuillette, on la défonce, on y puise à plein verre; on fait sauter les bouchons de Champagne, on fait sauter les bouteilles vides, on attaque les pleines, on boit, on mange tout en riant, en chantant, en jurant, en gambadant.

Pour le dessert, Thomas fait apporter un chaudron, dans lequel il verse

vingt pintes d'eau-de-vie ; il y mêle deux livres de poudre à canon, qu'il délaie avec ses mains noires et décharnées : on avale ce breuvage infernal, on s'en barbouille la figure aux cris de *vive la République !* les têtes se *volcanisent* ; mon oncle saisit le moment, il paie, prend le reste de son argent ; et on part bras dessus, bras dessous, pour aller soutenir l'honneur du pavillon français.

J'avois remarqué avec étonnement que mon oncle ne buvoit pas, ou qu'il buvoit peu ; je remarquai avec plus d'étonnement encore, qu'il paroissoit calme et réfléchi : je jugeai dès-lors qu'il avoit les qualités nécessaires pour bien commander. Pour moi, qui avois senti le besoin de me *volcaniser* comme les autres, je m'étois donné *le coup de foupet*, et je me crus digne alors de marcher sur les traces du grand homme.

Fanchon-la-Poussière, la femme du

port la plus laide et la plus connue, nous suivoit en tournant ses petits yeux et en faisant danser ses grosses mamelles : « Hé, mé Diu, Monsieur » Thomas, où qu'ous allez? — Guer- » royer, f.... — Est-ce qu'ous ne voyez » pon c'te frégate? — Je vais la pren- » dre. — S'embarquer un vinderdi! » — Je m'en f.... — Ous serez coulé » bas, Monsieur Thomas. — Je m'en » f...; laisse-moi tranquille, et va au » diable.. »

Nous descendons dans notre barque, la voile est tendue, les rames secondent le vent, nous sortons du port à la vue des habitans étonnés, qui, de la jetée, nous disent le dernier adieu. Nous étions debout, pressés, pouvant à peine résister au roulis, et portant chacun notre fleuret à la ceinture; Mimi-Dubec tenoit la barre du gouvernail; mon oncle étoit à l'avant, presque nu, le corps et la figure cou-

verts de poil, la tête chargée d'un énorme bonnet de peau d'ourson, l'air terrible, et le porte-voix à la main.

Quand nous eûmes dépassé le Fort-Rouge, Thomas fit carguer la voile, et donna l'ordre: « On va nous hêler de la » frégate, je répondrai. Nous essuyerons » le feu des batteries de bas-bord; on » nous manquera. Pendant qu'on re- » chargera, ou que la frégate virera » pour nous envoyer sa volée de tri- » bord, nous aborderons, nous entre- » rons par les sabords, vous poignar- » derez tout; mon neveu, Duboc et » moi, nous courrons à la sainte-barbe, » et nous verrons après. Allons, f....., » hisse la voile, et en avant: En avant! » répétâmes-nous tous à la fois. » Et au bout d'un quart-d'heure, nous nous trouvâmes à la portée du canon.

Les Anglois avoient braqué leurs lunettes sur nous, et nous laissoient approcher. Il y avoit si peu d'appa-

rence que soixante hommes sans armes, osassent attaquer un bâtiment de cette force, que peut-être ils nous prirent d'abord pour une barque de cartel. Cependant ils étoient sur leurs gardes, et nous apercevions distinctement les canonniers à leurs pièces. « *Qui vive!* » nous crie un officier anglois. *France!* » répond Thomas, d'une voix de Sten- » tor. — Que voulez-vous? — Vous » prendre. » A l'instant, la volée de bas-bord part, et ne nous manque pas, comme se l'étoit persuadé mon oncle. Le mât, la voile, et une partie de l'avant sont emportés, neuf hommes coupés en deux, et un boulet de sept nous a percés à l'eau. « A bord, Duboc, » à bord de l'Anglois », crioit mon oncle, et il bouchoit le trou du boulet avec une jambe qui se trouva sous sa main; et nous jetions les morts à la mer, et nous vidions l'eau avec nos bonnets.

La frégate étoit en panne, elle avoit peu de voiles dehors, la manœuvre n'étoit pas facile. Cependant nous avancions à force de rames, et elle voulut virer de bord pour faire feu de ses autres batteries. Duboc fit la même manœuvre, et se tint constamment à bas-bord de l'ennemi. Ses canonniers rechargeoient à la hâte, mais nous étions déjà à demi-portée du pistolet. Nous essuyâmes encore une décharge de mousqueterie, qui nous tua trois hommes et en blessa six légèrement. Nous nous trouvâmes alors sous la courbe du vaisseau, par conséquent hors d'atteinte, et nous sautâmes à l'abordage. Thomas entra le premier par un sabord; et reçut un coup de hache d'armes qui lui abattit le nez et la moitié d'une joue : il n'en fut que plus terrible. Il renversoit tout avec son poignard : Duboc faisoit des merveilles; et, tout en jouant de mon

fleuret, je les suivois de très-près, car je ne savois pas où étoit la sainte-barbe.

Elle étoit gardée par quatre hommes, qui n'avoient, selon l'usage, qu'un sabre à la main. Ils demandèrent la vie : le sang de Thomas couloit; il les poignarda tous les quatre. Nos gens avoient *balayé* les entreponts, et il se crut maître du vaisseau : il étoit loin de son compte. On n'avoit tué que les canonniers, quelques charpentiers, le cuisinier et le chirurgien; car on tuoit tout ce qui se présentoit. Il restoit sur le pont et dans les manœuvres cent cinquante hommes au moins : ils avoient fermé les écoutilles sur nous, et paroissoient se disposer à faire voile pour l'Angleterre. Nous, nous trouvions prisonniers sous les ponts, au sein même de la victoire. Thomas, enragé de ce contre-temps, cria au capitaine anglois qu'il vouloit parle-

menter. On *parlementa*, comme on le peut, à travers des planches de trois pouces. « Apprends, chien d'Anglois, » dit mon oncle, que des gens comme » nous ne se laissent pas mener en » prison : je te donne cinq minutes pour » mettre bas les armes ; si tu re- » fuses, je mets le feu aux poudres, » et nous sautons tous ensemble. » L'Anglois, aussi brave que mon oncle, lui cria à son tour qu'il s'en f..toit. Thomas, exaspéré par cette réponse, enfonça à coups de hache la porte de la sainte-barbe, défonça un baril de poudre, et courut prendre une mèche aux batteries.

Notre héroïsme, à nous subalternes, n'étoit pas tout-à-fait si vigoureux que le sien. Nous trouvions qu'il n'y avoit pas de comparaison entre les désagrémens de la prison et les inconvéniens du saut qu'il vouloit nous faire faire. Moi, je n'osois rien dire;

mais nos gens se jetèrent sur lui, lui arrachèrent la mèche, et l'un d'eux fut la jeter à l'extrémité de l'entrepont. Thomas, ne se connoissant plus, les traita de lâches, et tomba sur eux à grands coups de fleuret. Il en avoit tué deux, et continuoit de manière à pouvoir, dans peu de momens, sauter en liberté. On le saisit, on le désarma, et on le lia fortement au grand mât. J'avois l'air de le défendre, et je recommandois tout bas à nos gens de bien serrer les nœuds : je me sentois, pour le saut, une aversion de tous les diables. A présent que je pense de sang froid à la fureur de mon oncle, je ne conçois point comment elle ne l'a pas suffoqué, ou comment ses blasphêmes n'ont pas fait abîmer le vaisseau.

La confusion, le bruit inséparable de pareils événemens, n'avoient pas permis d'entendre les cris de quelques

malheureux renfermés dans la cale. Duboc crut le premier distinguer quelques mots ; il prêta l'oreille : on lui parla françois, et il ouvrit aussitôt. C'étoit quinze de nos compatriotes qui avoient entendu la contestation de mon oncle avec son équipage, et que la peur de sauter avoit rendus blêmes, *comme des clercs au sortir du carême.*

Ils nous racontèrent qu'ils étoient partis du Havre avec soixante-trois mille livres *écus*, pour aller prendre à Hambourg un chargement en bled. C'étoit dans le bon temps où on nous distribuoit *patriotiquement* deux onces de pain de fèves ou de chenevis par jour, qu'il falloit attendre à la porte du boulanger depuis onze heures du soir jusqu'à sept heures du matin ; c'étoit de l'ordure bien achetée. Le farinier du Havre avoit été pris la veille par la frégate ; les Anglois avoient fait passer à leur bord les hommes et

les espèces, et avoient coulé le bâtiment, qui n'étoit bon qu'à les embarrasser dans leur croisière. A la vérité, les négocians du Havre auroient pu ne pas hasarder leur métal, et prendre des lettres de change sur Hambourg; mais comment faire connoître aux espions du citoyen Robespierre, qu'on avoit soixante-trois mille livres *écus*, sans s'exposer à perdre soixante-trois mille têtes, si on les avoit eues?

Pendant qu'ils nous faisoient ce récit qui ne nous intéressoit guères, un autre incident renouvela mes terreurs. On avoit jeté sans réflexion la mèche qu'on avoit ôtée à mon oncle, sur les fagots soufrés qu'on lance allumés dans les manœuvres de l'ennemi, pour faciliter les abordages. Une fumée épaisse et jaune remplit tout-à-coup l'entrepont, et la flamme se manifesta à la proue du bâtiment: il étoit facile encore de l'éteindre; mais il

falloit de l'eau, et comment en puiser sans se mettre à découvert, et recevoir d'en haut des coups de fusil à bout portant? Nous étions tous dans la désolation, et je vis Thomas sourire.

Nous délibérions en désordre, et une autre scène se jouoit sur le pont. Dès que les Anglois se virent enveloppés par la fumée qui sortoit des sabords, ils ne doutèrent plus que mon oncle n'eût exécuté en partie la menace qu'il leur avoit faite: ils n'aimoient pas la grillade plus que nous; ils frémirent à leur tour, et sommèrent brusquement leur capitaine de se rendre. Le monsieur s'entêta aussi, et on fit en haut ce que nous avions fait en bas: on lia le capitaine anglois, on ouvrit les écoutilles, et on nous cria qu'on se rendoit.

Nous étions bien sûrs que mon oncle que le hasard rendoit vainqueur, ne penseroit plus à faire le saut périlleux.

On le détacha avec des marques de respect ; et on lui demanda pardon d'avoir voulu le sauver malgré lui. Il avoit autre chose à faire que de répondre à des complimens. Il ordonna aux Anglois de descendre l'un après l'autre, et de déposer leurs fusils à ses pieds. A mesure qu'ils obéissoient, nos gens s'armoient ; Duboc faisoit prendre aux prisonniers des sceaux et des *mops* ; en cinq minutes, il ne resta plus de traces de feu, et les Anglois allèrent dans la cale remplacer ceux que nous avions délivrés : *un clou chasse l'autre*. Ce fut alors que, passant de l'extrême inquiétude à l'excès de la joie, nous montâmes sur ce pont, où nous ne devions paroître que pour y recevoir des fers.

Le premier soin de mon oncle fut de couper les cordes qui retenoient le capitaine anglois ; il lui serra la main, et lui fit prendre un verre de rhum : « Tu » es un homme, toi, et j'aime les braves

» gens

» gens. Prends ta chaloupe, quatre de tes » matelots, et retourne en Angleterre. » J'espère que nous nous rencontrerons » quelque jour à forces égales; et, » sacredieu, nous aurons le plaisir de » brûler quelques amorces ensemble. »

Après le départ du capitaine, Duboc mit le cap sur Calais. Nous en étions éloignés de deux lieues au moins; nous ne restions plus que trente-neuf en état d'agir : les quinze que nous avions délivrés, faisoient un total de cinquante-quatre hommes ; il en falloit cent vingt au moins pour le seul service des batteries, et nous avions plus de cent prisonniers à garder. Mon oncle sentit bien que ce n'étoit pas le moment de faire le gentil, et il fit laisser le pavillon britannique, pour ne pas attirer sur nous les croiseurs anglois qui étoient dans la Manche. S'il aimoit à se battre, il aimoit bien autant à garder ce qu'il avoit pris.

Pendant que nous marchions à pleines voiles, Thomas fit apporter sur le pont, la caisse aux soixante-trois mille livres, pour éviter, disoit-il, l'entremise du juge de paix. En effet, les vingt-quatre heures n'étoient pas révolues, depuis que le vaisseau normand avoit été pris par la frégate, et les premiers propriétaires étoient fondés à réclamer leurs fonds. J'en fis l'observation, moi homme de loi ; et, pour prévenir toutes difficultés, il fut résolu qu'en arrivant à Calais, j'écrirois au nom de mon oncle, au citoyen Robespierre, que des gens qui ne savent pas manger du pain de fèves et de chenevis, sont infailliblement des aristocrates, et que leur argent étoit partagé entre les bons sans-culottes qui l'avoient repris aux Anglois.

En conséquence, chaque homme reçut comptant quinze cents francs en belles espèces sonnantes. Duboc en

palpa six mille ; et moi, en qualité d'écrivain et de conseil privé du capitaine, les trois mille qui restoient. Nos quinze Normands, qui ne s'étoient point battus, eurent, pour leur part, la permission de se faire tuer avec nous à la première occasion ; et mon oncle, d'un désintéressement tout particulier, se contenta, pour la sienne, de la frégate toute équipée, et pourvue de vivres pour trois mois : ce qui ne valoit guère que cinq cent mille livres. On murmura un peu; mais il répondit que son vaisseau seroit toujours ouvert aux braves qui voudroient voguer avec lui à la fortune, et il proposa de se brûler la cervelle, sur l'heure avec ceux à qui ses arrangemens ne conviendroient pas. Un matelot, un soldat, qui gagne quinze cents livres en deux heures, n'y regarde pas de si près. Tout le monde se tut, et nous mouillâmes sous le canon du Fort-

Rouge, le pavillon anglois renversé ; et le tricolor flottant glorieusement à la vue du port. La jetée étoit couverte de ces mêmes habitans qui, quatre heures avant, nous traitoient d'insensés. Les chapeaux étoient en l'air ; on nous saluoit ; on nous tendoit les bras : voilà les hommes ! toujours tournés au soleil levant. ...

CHAPITRE III.

Grandes tentatives.

DUBOC fit les signaux d'usage pour faire arriver les *lamaneurs;* mon oncle mit ses prisonniers dans les barques ; il y descendit avec moi, et l'élite de son monde ; il ne laissa, pour veiller sur le bâtiment, que Duboc et les quinze matelots, qui, n'ayant rien partagé, auroient pu jaser sur l'irrégularité de la confiscation et du partage. Nous fîmes notre entrée triomphante aux acclamations générales. Fanchon-la-Poussière nous embrassa, monsieur Meurice nous embrassa, de jolies dames même nous embrassèrent ; c'étoit à qui nous embrasseroit : nous reçûmes les félicitations des autorités constituées, de la garnison, des affiliés aux jacobins, et des comédiens,

ou soi-disant tels, les uns en prose, les autres en mauvais vers. Le juge de paix témoigna quelqu'envie d'aller inventoriser notre prise : mon oncle lui dit sèchement qu'il ne lui croyoit pas le pied marin, qu'il pourroit tomber à l'eau, et qu'il lui conseilloit de renoncer à la fantaisie de faire le juge en pleine mer. L'homme de plume se tint pour bien averti.

En réjouissance de sa victoire, Thomas ordonna les apprêts d'une fête magnifique. Deux cents couverts sur la place, servis par monsieur Meurice ; un amphithéâtre pour un orchestre conduit par monsieur Senlis, un bal *non paré*, dirigé par monsieur Ventrouillac ; tout le monde admis indistinctement à sauter sur le pavé, à boire et à manger une partie des huit mille livres que mon oncle portoit dans sa ceinture : et si nos convives ne furent pas composés de la meilleure

compagnie de Calais, c'étoit au moins la plus sautante et la mieux mangeante. Il en coûta mille écus à mon oncle : mais cette prodigalité apparente favorisoit de vastes projets dont il s'occupoit déjà, et le soir même il enrôla cinquante soldats et vingt-deux matelots, dont les sœurs et les maîtresses se seroient, je crois, enrôlées aussi ; mais Thomas n'étoit pas amateur.

Le lendemain il fit imprimer, par monsieur Mauri, des affiches dont il me dicta la minute dans son style ordinaire, et dont il m'ordonna d'aller tapisser les murs de Dunkerque et de Boulogne. C'étoit une invitation à la belle jeunesse de se joindre au *fameux* Thomas, *exterminateur des Anglois et des moines.* Tel fut le titre qu'il prit dès-lors, et que la postérité, toujours juste, lui conservera sans doute.

Sa grande réputation, ses écus lâchés à propos, et l'espoir d'une for-

tune brillante, me procurèrent beaucoup plus de monde que je n'en voulois. Fidèle aux instructions de mon oncle, je ne pris que des hommes éprouvés, célibataires, et dans la misère jusqu'aux oreilles. En moins de dix jours, nous eûmes une collection précieuse des plus grands vauriens du pays, composée de cent matelots, de cent cinquante canonniers de terre ou de marine, et de cent cinquante fusiliers : c'étoit beaucoup trop pour une frégate de trente canons ; mais mon oncle avoit une façon de combattre qui éclaircissoit diablement les rangs.

Pendant que je lui organisois une armée, il s'occupoit des moyens de la faire exister, et de la vêtir à peu de frais. Comme il n'avoit plus d'argent, il mit en réquisition les lits, les garde-mangers et les caves des meilleures maisons, parce qu'il vouloit que ses

hommes fussent bien : comme ils étoient dégueuillés, il mit en réquisition tous les draps qui se trouvèrent dans la ville. Il requit tous les manchons et toutes les peaux de mademoiselle Lecat, pour faire des bonnets ; toutes les toiles de monsieur Brullé, pour faire des chemises ; et tous les cuirs de monsieur Dupuis, pour faire des souliers. Comme le citoyen Robespierre avoit persuadé à ses égaux qu'ils étoient trop heureux de donner ce qu'ils avoient et ce qu'ils n'avoient pas, à ceux qui se battoient pour lui, les réquisitions de mon oncle n'éprouvèrent pas la moindre contradiction.

Mais comme il n'y a que deux marchands de draps à Calais, et qu'ils ne sont pas infiniment fournis, mon oncle fut obligé de donner à ses différens corps des uniformes différens ; il mit ses canonniers en blanc, ses matelots en rose, et ses fusiliers en citron. Pour-

lui, il se fit habiller d'une *carmagnole* noire complète, parsemée de têtes de mort blanches et d'os en sautoir; avec cela, une moustache qui prenoit des bajoues, et qui montoit jusqu'à l'œil; un large emplâtre noir qui lui couvroit le nez et l'autre moitié de la figure, et il ne ressembloit pas mal au devant d'autel d'une messe de *requiem*.

Pendant que les tailleurs, les cordonniers, les fourreurs, les lingères travailloient pour le grand *réquisiteur*, monsieur Lavaquerie lui faisoit à coups de hache une figure de la liberté, qui lui ressembloit parfaitement, car la liberté d'alors n'étoit pas belle; et une jolie, mais très-jolie marchande de modes lui brodoit, sur un superbe pavillon, *Egalité*, *Fraternité*, en caractères de quatorze pouces: elle avoit senti quelque répugnance à travailler pour mon oncle; mais elle s'étoit bien gardée d'en rien laisser paroître, parce qu'elle

craignoit qu'après avoir requis son taffetas, il ne la mît elle-même en réquisition; et franchement, en sa place, je n'y aurois pas manqué.

Quand tout fut prêt, mon oncle me fit écrire et porter à tous ses fournisseurs des *bons* payables par le receveur du district, qui paya ou ne paya point; il assembla sa troupe en grand costume, il lui fit une harangue dans laquelle il s'embrouilla, et où personne ne comprit rien, ni lui non plus; mais sa péroraison fit un effet du diable. Il gesticula, il hurla, il fit tournoyer son sabre sur sa tête, et il répéta trente ou quarante fois la *kirielle* de ses gros jurons, qui valoient mieux que les meilleures phrases. On se mit en marche; on défila devant les habitans, enchantés, malgré leur patriotisme, d'être débarrassés de nous et de nos réquisitions; on prit le pavillon chez mademoiselle Roulier, qui le présenta

d'une main timide : pour n'être pas requise, elle étoit restée en bonnet de nuit, mais n'en étoit pas moins jolie.

On enleva tous les rubans qui se trouvèrent chez madame Hede, on en chamarra la statue de la liberté, on la porta, en chantant *la Marseillaise*, à bord d'une chaloupe ; l'armée s'embarqua dans vingt autres, et on vogua vers la frégate. Les charpentiers détachèrent et jetèrent à l'eau une Diane fort bien faite, et on jucha en sa place la Liberté, qui dès ce moment donna son nom à la frégate.

Ceux qui nous avoient amenés, marquèrent la plus grande envie de faire à bord l'inauguration de la nouvelle sainte ; mais mon oncle ne connoissoit plus les gens dont il n'avoit plus besoin : il fit déployer les voiles, et renvoya les Calaisiens à Calais.

Un enragé qui en commande cinq cents, a des précautions à prendre,

si toutefois il en est de rassurantes contre de pareils hommes. Mon oncle fit ce qu'il put pour assurer l'inviolabilité de sa personne et l'exactitude du service ; il procéda d'abord aux promotions.

« Nous sommes tous libres et égaux; » mais vous m'obéirez, dit-il, parce » que je le veux ainsi. » Il se nomma donc général des troupes présentes et à venir ; il nomma Duboc amiral des vaisseaux pris et à prendre, et moi, agent général de plume de la flotte et de l'armée de terre : ces premières nominations passèrent sans difficulté. Mon oncle voulut nommer aussi les officiers subalternes ; l'équipage jeta les hauts cris, et prétendit, à l'instar des troupes de la république, choisir ses capitaines, ses lieutenans, ses sergens et ses caporaux. Tout ne va pas toujours au gré d'un commandant ; et le plus opiniâtre, quand il est seul

de son avis, est obligé de céder. Mon oncle céda donc, et l'équipage fit des choix assez mauvais, selon l'usage : mais Thomas trouva sur le champ un moyen qui remédioit à cela. Voyez l'article 3 du réglement qui suit.

Les officiers reçus, les escouades formées, et les postes assignés, le serment d'obéissance, le serment de vaincre ou mourir, le serment de ne rien détourner du butin, tous les sermens possibles qui ne coûtent rien à des brigands, et que par fois les gens timides prêtent assez facilement, furent proférés à haute et intelligible voix, et on s'occupa de la confection d'un réglement en vingt articles, que j'écrivois sur le bas du bonnet, à mesure que le génie créateur de mon oncle les enfantoit. Les voici tels qu'ils sortirent de son cerveau, à quelques mots près, que je jugeai convenable de rectifier.

1°. Le général Thomas a seul le droit d'imaginer et d'ordonner les expéditions.

2°. Le conseil de guerre, composé de l'amiral, de l'agent de plume et des capitaines, a le droit de représentation ; mais le général Thomas n'en fera toujours qu'à sa tête.

3°. Le général cassera les officiers qui feront mal leur devoir, et il nommera à leur place.

4°. Quiconque refusera d'obéir, ou portera la main sur un de ses supérieurs, sera fusillé aussitôt : hors le service, les injures sont tolérées.

5°. Quiconque, au cri de *branle-bas*, ne se rendra pas à son poste, sera fusillé.

6°. Quiconque reculera au feu, ou à l'arme blanche, sera abandonné sur la prochaine côte, avec un jupon au derrière et une quenouille au côté.

7°. Mais comme la loi doit égale-

ment récompenser et punir, celui qui sautera le premier à l'abordage, aura double part.

8°. Celui qui arrachera le pavillon ennemi, aura triple part.

9°. Celui qui tuera le commandant ennemi, aura quadruple part.

10°. L'amiral aura le cinquantième net dans toutes les prises.

11°. L'agent de plume aura le centième.

12°. Le général ne veut rien pour lui; mais il prélèvera ce qu'il jugera nécessaire à l'entretien des vaisseaux et aux frais des entreprises.

Pour l'exécution des six précédens articles, le butin sera fidèlement déposé par chacun au pied du grand mât.

13°. Les blessés curables seront soignés et traités aux frais de l'équipage: les blessés à mort seront jetés à l'eau.

14°. Et, comme il est dû une indemnité aux estropiés, on recevra, savoir

pour deux jambes emportées, mille écus.

15°. Pour les deux bras, six mille francs.

16°. Pour la tête, rien.

17°. Quand les prisonniers seront en trop grand nombre, et le vaisseau trop loin des côtes, ils seront décimés, et sur dix on en jettera neuf à la mer.

18°. Il faut penser à tout. Quand, parmi les prisonniers, il se trouvera une femme qui conviendra à l'équipage, on s'arrangera à l'amiable avec elle, et par tour.

19°. Si elle accorde des préférences injurieuses aux autres braves, il leur sera permis de violer.

20°. Si enfin, elle excite des différends dans le vaisseau, on la noiera pour en finir.

Ce joli petit code, propre à nous faire tous pendre, si nous tombions au pouvoir de quelque peuple civilisé

que ce fût, causa un enthousiasme général, et la joie fut portée à son comble, quand mon oncle eut déclaré qu'il alloit faire voile pour l'Amérique. « Chacun, dit-il, travaille pour son » compte particulier, en ayant l'air de » ne s'occuper que des autres : nous ferons ouvertement ce qu'on fait ailleurs » sous le manteau de la fourberie. » Soyons indépendans, pillons toutes » les nations, puisque toutes les nations sont liguées contre la nôtre ; » pillons encore quand la paix sera » faite : pillons, frères et amis, jusqu'à ce que nous soyons tous gorgés » d'or. » Jugez combien ce discours devoit plaire à des hommes grossiers, pleins d'ardeur, à qui de fortes passions donnoient des désirs effrénés, qui ne s'effrayoient ni des dangers, ni des hasards, ni des travaux, lorsqu'ils voyoient pour issue la fortune ou la mort, et qui ne connoissoient que deux

extrêmes, l'opulence et la misère ! J'avoue que j'étois quelquefois honteux de me trouver en pareille compagnie ; mais le sort en étoit jeté.

Nous rencontrâmes vers Cherbourg deux corsaires nantais de dix-huit et de vingt canons ; on se parla, selon l'usage, et nous ne pensions à rien, lorsque mon oncle invita les capitaines à venir à son bord. Il leur fit d'abord servir des rafraîchissemens ; il leur fit voir notre bâtiment dans tous les détails, il leur fit passer la troupe en revue, il fit briller l'argent déjà pris sur les anglois, il fit sonner plus haut encore des espérances qui n'étoient pas tout-à-fait chimériques : enfin il déclara qu'il ne concevoit point comment d'honnêtes gens comme eux se battoient pour enrichir des armateurs qui recueilloient et dissipoient dans la mollesse les fruits de leurs exploits. Les capitaines convenoient de cette vérité ;

ils paroissent envier le sort de mon oncle, mais ils ne se décidoient à rien : le punch, adroitement employé, fut le négociateur qui termina l'affaire.

Les capitaines étoient rendus, mais cela ne suffisoit pas : ils ne pouvoient rien que de l'assentiment de leurs équipages, et la majorité n'est pas disposée partout au vol et au brigandage. Ils repassèrent sur leur bord; ils vantèrent la bravoure, l'intelligence, les forces et la sagesse des projets de Thomas ; ils s'étendirent sur les avantages qu'il y auroit à faire avec lui cause commune : ils appuyèrent sur la facilité d'échapper aux poursuites dans des parages où la métropole ne pouvoit pas même calmer la guerre civile qui dévoroit nos colonies. Il n'étoit pas nécessaire de se mettre en frais d'éloquence avec des gens dignes à tous égards du titre de corsaires ; et qui ne demandoient pas mieux que de se

laisser persuader. En une demi-heure le traité fut conclu, et mon oncle se trouva chef d'une escouade de trois vaisseaux neufs, bons voiliers, qui portoient soixante-huit pièces d'artillerie, et mille hommes en état de faire tête à une armée.

Le pavillon amiral arboré sur *la Liberté*, nous sortîmes de la Manche, et nous marchâmes de conserve jusqu'à la hauteur de Lisbonne, toujours sous pavillon anglois, pour éviter, avec les coalisés, des affaires meurtrières et inutiles : un des principes de mon oncle, étoit qu'il ne faut jamais se battre où il n'y a que des coups à gagner.

En entrant dans le grand océan, nous essuyâmes une bourrasque dont je ferois une tempête horrible si je voulois, et que je vous décrirois tout comme un autre : mais vous savez par cœur toutes les tempêtes possibles ; et

je vous dirai simplement que le *Phénix* et l'*Hirondelle*, nos deux vaisseaux nantais, se trouvèrent tellement écartés, que mon oncle ordonna de faire voile vers les Açores, rendez-vous convenu en cas d'événement.

Ces îles appartiennent au Portugal, devenu province d'Angleterre, et avec qui, par conséquent, nous étions en guerre aussi. Il n'étoit pas prudent d'en approcher de trop près; mais mon oncle, persuadé que les Portugais d'aujourd'hui sont les cadets indignes des Portugais d'Albuquerque, osa mouiller à demi-portée du canon de Tercère, la plus considérable de ces îles, où le gouverneur général fait sa résidence. Duboc et lui parloient fort bien anglois; ils eurent l'effronterie de descendre à terre, après avoir pris des uniformes de marine anglaise et les papiers de l'ex-capitaine, qui étoient restés dans des armoires. Je fis ce que

je pus pour détourner mon oncle de ce dessein : « Tais-toi, morveux, me » dit-il ; si tu continues ainsi, tu ne » feras jamais rien de grand ; et, pour » l'honneur de la famille, je serai » obligé de te lâcher dans quelqu'île » déserte, où tu ne feras la guerre » qu'aux tortues et aux pigeons ra- » miers » Il étoit homme à le faire comme il le disoit : je ne répliquai point, et je l'abandonnai à sa bonne ou mauvaise fortune. Ils entrèrent à Agra, capitale de l'île, en faisant les agréables ; les factionnaires portèrent les armes à l'uniforme anglois, et le sergent commandant le poste, se chargea de conduire ces messieurs chez le gouverneur. C'étoit un bon homme que ce gouverneur, à qui on avait donné le commandement des Açores, comme on donnoit autrefois en France un bénéfice simple ou une compagnie d'invalides. Tout le monde sait que

ces emplois n'obligeoient à rien, qu'à manger les émolumens, ce qui n'est pas difficile ; et le gouvernement des Açores, assez négligées par la cour de Lisbonne, parce que leur proximité de l'Europe les garantit de toute insulte, pouvoit être considéré comme une honorable retraite.

La figure du seigneur Almagrida, le gouverneur en question, se dérida à la vue de deux des protecteurs du Portugal. Cependant, comme un homme en place ne doit pas se livrer inconsidérément, les papiers furent scrupuleusement examinés, et à la suite de l'examen, les prétendus officiers anglois furent comblés de caresses. Une bagatelle avoit pourtant embarrassé monsieur Almagrida [illegible] que la commission du roi Gorges ordonnoit au capitaine Hunter de passer trois mois en croisière dans la Manche, et

il y a un peu loin de la Manche aux Açores. Mon oncle répondit à cette observation, que la tempête qu'on avoit sentie à Tercère, soufflait nord-nord-est depuis six semaines, dans le Pas-de-Calais; que malgré l'habileté de ses manœuvres, ses vaisseaux avoient cédé à l'impulsion du vent; qu'il avoit été forcé de se jeter dans la grande mer à la vue d'une flotte de cent soixante vaisseaux de guerre françois, sortis du port de Saint-Valery, et qu'il rendoit grâce à la tourmente qui lui procuroit l'honneur de la connoissance du seigneur Almagrida, dont la réputation s'étend au-delà des tropiques.

Quand mon oncle parla de cent soixante vaisseaux de ligne sortis de Saint-Valery, d'où il ne sort que des pêcheurs, Duboc donna un grand coup de talon sur un cor aigu et calleux que portoit le narrateur depuis vingt ans; Thomas fit un saut de trente pouces,

Almagrida, lui approcha un fauteuil ; et, ignorant en géographie, ignorant en marine, ignorant même en tactique, mais grand connoisseur en chocolat, grand amateur de pain béni, grand partisan des dominicains, du rosaire, de la sainte inquisition et du roi d'Angleterre, il écouta, la bouche béante et d'un air d'admiration, toutes les niaiseries qu'il plut à mon oncle de lui débiter.

Après les explications préliminaires, vinrent les épanchemens, les élans d'amitié, les confidences réciproques, très-sincères de la part du Portugais ; il offrit à mon oncle des rafraîchissemens et du bétail qui furent acceptés sans façon, portés à bord, et reçus par ceux de nos matelots de Calais et de Boulogne qui baragouinoient un peu d'anglois, et qui trompèrent aisément des Portugais qui ne connoissoient que le *god dam* qu'on leur répétoit à tort et à travers.

Le seigneur Almagrida fit aux officiers anglois l'honneur de les prier à dîner : madame la gouvernante leur fit l'honneur de leur présenter sa main à baiser : mademoiselle Almagrida leur fit l'honneur de jouer des castagnettes : ils eurent l'honneur de boire et de manger de tout ; et à la fin de tous ces honneurs, mon oncle renvoya Dubroc à bord, après lui avoir fait sa leçon.

A l'issue du dîner, Thomas proposa au gouverneur un petit tour de promenade dans sa ville d'Angra, parce que, disoit-il, l'exercice lui étoit indispensable pour la digestion, mais parce qu'au fait il étoit bien aise de reconnoître le fort et le foible de la place. Le vieux seigneur portugais, qui eût été au désespoir qu'un officier de marine angloise eût une indigestion à Angra, lui fit faire trois ou quatre fois le tour des remparts. Des

fortifications démantelées, une garnison de cinq cents hommes, à qui dix ans de séjour avoient donné le droit de bourgeoisie, et qui vivoient très-bourgeoisement, un arsenal à peu près vide, mais un bon fort défendu par une batterie formidable ; voilà ce que vit mon oncle.

On ne se promène pas sans causer; et Almagrida s'arrêtoit à chaque instant, et expliquoit, dans tous leurs détails, les projets qu'il avoit formés pour mettre sa place sur un pied respectable. Ici il devoit élever un bastion, là une redoute, plus loin une demi-lune, et les bras ne lui manquoient pas, parce qu'il avoit cinq cents prisonniers françois : l'amiral Nelson les avoit déposés à Tercère lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre en diligence dans la Méditerranée, et il est tout simple que des prisonniers gagnent le pain qu'on leur donne. La

difficulté étoit de garnir d'artillerie les ouvrages qu'on alloit élever ; et en tirer du Portugal, et convertir le grand turc, étoient aussi aisés l'un que l'autre.

Quel trait de lumière que cette ouverture, pour un homme qui tiroit parti de tout ! Mon oncle offrit avec empressement et cordialité au seigneur Almagrida douze pièces de canon et deux cents mousquets qu'il avoit pris à bord d'un corsaire françois qu'il avoit coulé bas, parce qu'il l'embarrassoit : monsieur Almagrida parut comblé de cette offre, et mon oncle n'en remit l'exécution que jusqu'à l'arrivée de deux vaisseaux qui composoient la reste de sa flottille, que le dernier coup de vent avoit séparés de lui, et qui portoient le cadeau dont il comptoit faire hommage à la couronne de Portugal. La vérité, c'est que maître Thomas vouloit rassembler

toutes ses forces avant que de rien entreprendre.

L'*Irondelle* et le *Phénix* furent deux jours sans paroître, et Thomas fut hébergé et logé au gouvernement. On le régala le premier jour d'une grand'messe chantée par le père inquisiteur ; d'une excommunication fulminée contre les François qui font la guerre au Pape ; d'un sermon d'une heure et demie, et d'une procession pour attirer la bénédiction du ciel sur les armes portugaises. Aux talens que vous reconnoissez déjà à mon oncle, il en réunit un dont vous ne l'auriez pas cru capable, celui de prendre l'esprit du moment : il se mit à genoux à l'élévation, il n'arracha point de la chaire le bon moine qui l'excommunioit, il ne dormit point pendant la prédication, et il suivit, sans rire et sans jurer, le bon Dieu qu'on promena dans tous les recoins de la ville ;

mais il se promettoit intérieurement de prendre sa revanche de l'ennui auquel il vouloit bien se soumettre, et surtout d'apprendre à vivre au père inquisiteur.

Le lendemain, il y eut gala au gouvernement : madame la gouvernante y parut décorée d'une garniture de diamans que son cousin, vice-roi du Brésil, lui avoit envoyée. Mon oncle, placé à côté d'elle, ne s'aperçut plus qu'elle étoit vieille, borgne et boiteuse ; il ne vit que ses bijoux, qu'il convoitoit avec ardeur. La dame fit honneur à ses charmes du feu qu'elle remarqua dans les yeux de son convive : il lui manquoit à la vérité la moitié du visage, il n'étoit pas très-poli, mais il étoit très-vigoureux ; et madame Alzinagrida ne trouvoit pas, quand elle vouloit, l'occasion de tromper son époux. Celle-ci lui parut précieuse, et elle crut devoir encourager la timi-

dité de l'officier anglois : elle lui appliqua cinq à six coups de genoux des plus énergiques, que Thomas lui rendit très-exactement ; elle se plaignit de l'excessive chaleur, elle se leva de table, regarda tendrement mon oncle de l'œil qui lui restoit, et sortit. Thomas s'éclipsa à son tour : il ne voulait pas perdre de vue la garniture de diamans. Le seigneur Almagrida parloit du jugement dernier avec le père inquisiteur, la signora sa fille écoutoit un jeune dominicain qui lui expliquoit le mystère de l'immaculée conception, les autres n'avoient pas d'intérêt à voir ce qui se passoit, et mon oncle arriva au cabinet de toilette de madame la gouvernante, sans que personne eût remarqué sa disparution.

Madame avoit déjà détaché une partie de ses diamans, qui faisoient un très-bel effet à table, mais qui devoient être très-incommodes à un

certain jeu que vous connoissez bien. Mon oncle l'aida à se débarrasser de la pièce d'estomac, et la serra avec le reste dans une armoire qu'il remarqua parfaitement ; madame continua à se plaindre de la chaleur, et Thomas lui coupa ses lacets ; madame prétendit qu'un maringouin lui piquoit le dos ; et Thomas, en le cherchant par-devant et par-derrière, découvrit des ruines qui auroient fait reculer un amateur déterminé : mais, je vous l'ai dit, il avoit l'esprit du moment, et il baisa tendrement ces reliques, en pensant à la bienheureuse armoire. Déjà madame comptoit sur son dessert, le cœur lui battoit, son œil unique mouroit ! et elle se laissoit aller sur sa chaise longue, lorsqu'on appela le capitaine Hunter de tous les coins de la maison. Le capitaine, enchanté de se voir tiré d'affaire, laissa madame à son désordre et à ses regrets : il entra dans la

salle à manger, où il trouva l'amiral Duboc, qui venoit lui annoncer qu'on avoit signalé le *Phénix* et l'*Hirondelle*.

Aussitot mon oncle prit congé de monsieur le gouverneur, il le remercia des marques d'amitié dont il l'avoit comblé, il l'engagea à se défier des corsaires françois qui, disoit-on, croisoient dans ces parages, et ils se séparèrent les meilleurs amis du monde.

Thomas revint à bord, attendit nos deux Nantais, assembla tous les officiers, convint avec eux de la marche et des détails des opérations; et les trois bâtimens entrèrent dans le port, après avoir salué de trois décharges d'artillerie le roi de Portugal et l'ami Almagrida.

L'affaire étoit engagée, et il n'y avoit plus moyen de reculer. Il falloit pour réussir du courage, et on n'en

manquoit pas ; il falloit y joindre beaucoup d'adresse et d'accord, la moindre gaucherie dévoiloit nos aventuriers, la batterie protugaise le couloit bas presqu'à bout portant, et le danger de l'entreprise les rendit souples et soumis au moindre commandement.

On débarqua de l'*Irondelle* douze pièces de fort calibre, une certaine quantité de gargousses, de boulets et de mitraille ; deux cents hommes, les poches pleines de cartouches, descendirent portant chacun un fusil ; deux cents autres, armés de poignards cachés, devoient suivre en désordre, avec l'air seulement de la curiosité.

Dès que monsieur Almagrida eut aperçu ces premières dispositions des croisées de sa salle, où il faisoit la sieste, il envoya poliment à mon oncle cinquante Portugais pour traîner le canon ; les affûts de marine ne sont pas très-roulans, et monsieur le gou-

verneur n'entendoit pas que ses bons amis les Anglois se fatiguassent en lui rendant un bon office.

Les Portugais eurent la bonté de tirer eux-mêmes les pièces ; en avant, marchoient mon oncle et l'amiral Duboc ; derrière, les deux cents fusiliers ; enfin les curieux aux poignards se répandirent dans toutes les rues, en gagnant vers les différentes portes de la ville : trente de ces messieurs entrèrent avec un air bête dans la redoute même qui commandoit le port.

Ils demandèrent d'un ton de bonhomie la permission de jouir du point de vue, qui en effet est superbe, et cette permission leur fut accordée avec plus de bonhomie encore.

Cependant le cortège s'avançoit vers la grande place où est situé l'arsenal ; l'ami Almagrida ne prévoyoit pas que mon oncle mettroit autant de formes à une chose aussi simple ; mais, in-

capable de demeurer en reste d'honnêtetés envers les sujets de sa majesté britannique, il fit battre la générale, et mit en bataille sur la place toute sa troupe, que Thomas croyoit surprendre dans ses casernes. De toutes les politesses d'Almagrida, celle-ci fut la seule qui lui déplût; il regardoit Duboc d'un air qui vouloit dire: Qu'est-ce que tout ceci va devenir?

En effet, sa position étoit critique. Il se trouvoit à la vérité au cœur de la place avec du canon et deux cents hommes bien armés; mais il falloit avoir en tête cinq cents Portugais qui pouvoient diablement l'embarrasser, pour peu qu'ils voulussent se défendre. Il résolut aussitôt de les étonner, et de les battre avant qu'ils pussent se reconnoître.

Pendant que sa troupe défiloit et se mettoit en bataille, le drapeau portugais se courboit devant le pavillon bri-

tannique, les tambours battoient aux champs, Almagrida s'avançoit d'un air amical; la sécurité étoit entière: « Garde à vous, en joue, feu, crie » mon oncle »! Les canons, les mousquets, tout part de trente pas, chacun a ajusté son homme, la moitié des Portugais tombe, la baïonnette disperse le reste; ils jettent leurs armes, ils fuient, et vont se faire poignarder par les curieux, à qui la majestueuse lenteur de la marche a donné le temps de se mettre en mesure; au bruit de la décharge générale, ceux qui s'étoient introduits dans la redoute, expédient les canonniers sans défense, et enclouent les canons; Almagrida est arrêté par mon oncle lui-même, qui, en reconnoissance de la manière noble dont il exerçoit l'hospitalité, se contente de le faire garder aux arrêts chez lui.

C'est beaucoup pour la gloire que

de prendre une ville sans perdre un seul homme ; mais ce n'est rien pour la fortune, et c'est de ce dernier article qu'on s'occupa sérieusement pendant quatre heures consécutives. Les Portugais, ne prévoyant aucun péril, n'avoient caché ni leur or, ni leurs bijoux, et la récolte fut aussi abondante qu'on pouvoit espérer d'une île qui ne produit que du bled, du vin et du bétail, mais qui vend ces denrées fort cher aux Antilles, qui en manquent. Les palais, les maisons, les couvents, les sacristies, les huttes même furent scrupuleusement visitées; et on n'y laissa que le linge ; les meubles et les batteries de cuisine, dont on n'avoit que faire. Les objets précieux furent portés, amoncelés sur la grande place, et confiés aux soins d'une garde de cinquante hommes : tout se passa avec un ordre étonnant de la part des corsaires. On ne brûla

que vingt-deux maisons, et encore fut-ce parce qu'il falloit d'abord occuper les Portugais ; on ne viola que quinze filles, parce que les autres se prêtèrent de bonne grâce ; on ne tua plus personne, parce que c'étoit inutile : mais mon oncle, incapable de manquer à son vœu, se fit amener le père inquisiteur et dix-huit dominicains à qui il coupa les oreilles avec beaucoup de dextérité ; il garda le prieur pour en faire son cuisinier, il donna le procureur à Duboc, il les envoya à bord, avec dix-neuf religieuses toutes neuves qu'il avoit fait mettre à part pour l'usage de ceux qui n'avoient pas participé à la fête ; enfin il renvoya les autres au couvent chanter des grand'messes, et excommunier les François tant que bon leur sembleroit.

Quand les premiers soins furent remplis, et qu'on put s'occuper des

autres, on délivra avec appareil les prisonniers que l'ami Almagrida comptoit employer à la construction de ses épaulemens et de sa demi-lune ; on força les prisons de l'inquisition et celles de la justice séculière ; on proposa à cinq cent cinquante hommes rendus au grand air, de courir la fortune et la gloire de leurs libérateurs, en se soumettant aux réglemens de la société : le plus grand nombre s'y décida avec joie, la minorité n'osa pas dire non ; ils furent à l'instant agrégés au corps, et armés avec les fusils des Portugais.

Comme il n'étoit pas prudent de séjourner long-temps à Angra, on embarqua avec précipitation un demi-million en lingots, vaisselle, or monnoyé, diamans et marchandises ; Duboc fut chargé de surveiller l'opération, et mon oncle, qui n'oublioit rien, alla faire une dernière visite à l'ami

Almagrida. Il en reçut des reproches sanglans qu'il n'écouta point, et il fut droit à certaine armoire que vous n'avez probablement pas oubliée non plus. Les bijoux étoient disparus ; mais mon oncle pria si poliment madame la gouvernante de lui faire l'honneur de lui dire ce qu'ils étoient devenus ; il ajouta, d'une manière si engageante, qu'il seroit au désespoir d'avoir l'honneur de lui donner la torture pour la faire parler, qu'elle lui présenta l'écrin tant désiré, les larmes aux yeux, et les quatre membres agités d'un tremblement épouvantable. Thomas le vida, garnit ses poches, l'intérieur de son pantalon et de sa chemise ; et, en rentrant à son bord, il déclara que la flottille étant abondamment pourvue de tout, il ne réclamoit rien du butin, et il me fit cacher, sous une planche que je levai adroitement dans sa chambre,

les bijoux de madame Almagrida, qui valoient au moins deux cent mille francs. Le trait n'étoit pas honnête, et je le lui dis : « Va, me répondit-il, » les bénéfices doivent être en pro- » portion du grade et de la capacité. » Ton Alexandre, dont tu me parles » tant, partageoit-il avec ses soldats » les royaumes qu'il voloit ? Je trompe » les miens parce que je n'en suis pas » sûr, et je ne vois pas d'autre diffé- » rence de ton grand homme à moi.

CHAPITRE IV.

Suite de succès.

Un grand homme, quel qu'il soit, ne pense pas à tout; et voilà en quoi il ressemble aux sots, que la ressemblance dédommage. Mon oncle n'avoit pas pensé qu'à peu de distance de Tercère sont les îles Saint-Michel, Flores, du Pic, *et cætera;* que ces îles, sans être très-pourvues de troupes, pouvoient rassembler en un jour et mettre en mer assez de monde pour lui donner du fil à retordre: il ne savoit pas que les vaisseaux anglois vont communément faire de l'eau à Saint-Michel; il n'avoit pas prévu davantage que sa triple décharge, dont les sujets de sa majesté britannique n'honorent jamais personne, ne manqueroit pas de donner l'éveil: très-heureusement on avoit [illegible] ville d'Angra dans l'impossibilité de seconder les ennemis extérieurs.

L'armée de mon oncle étant augmentée d'un tiers, il étoit tout simple d'augmenter aussi le nombre de ses vaisseaux ; il trouva dans le port deux pirogues qu'il confisqua encore à son profit. Indépendamment de l'avantage de monter sans frais, et de pouvoir ainsi employer utilement tout son monde, ce genre de bâtiment lui convenoit singulièrement pour les entreprises qui exigent de l'adresse et des précautions ; ils sont propres surtout à des surprises : vous en jugerez quand je vous aurai dit ce que c'est qu'une pirogue.

C'est une demi-galère, longue de quatre-vingt-dix pieds, et large de seize à dix-huit vers le millieu : elle porte ordinairement cent vingt hommes, et nage à voiles et à trente-six, quarante, et quarante-quatre avirons. Quand le vent est contraire, ou qu'on craint d'être aperçu de l'ennemi, on couche les deux mâts sur des chan-

deliers, ou fourches de fer plantées au milieu du bâtiment : il ne tire que deux pieds d'eau, ce qui permet de longer les côtes, et même de tirer la pirogue à terre, si l'on est poursuivi trop vivement.

Comme la valeur des nouveaux engagés n'étoit pas éprouvée encore, mon oncle les incorpora par tiers dans ses vieilles bandes, et il commit une autre imprudence : ce fut de procéder, dans le port même d'Angra, à cette organisation qu'on pouvoit faire en pleine mer, avec plus de temps à la vérité, mais sans le moindre inconvénient. Cette opération prit une partie de la nuit ; et quand on voulut appareiller, on fut frappé de la vue de deux fanaux qui parurent à très-peu de distance du port. On prit les lunettes de nuit, et on reconnut, aux signaux, des vaisseaux ennemis ; on se repentit alors d'avoir encloué la batterie de la redoute ; on proposa d'y

monter du canon de nos frégates, et nous étions en état de soutenir un siège long et meurtrier ; mais on observa que l'opiniâtreté même de la défense ne serviroit qu'à nous attirer de nouveaux ennemis sur les bras, et que l'issue ne pouvoit être que funeste. Une garnison égorgée, une ville pillée, des maisons brûlées, des religieuses violées, des oreilles coupées, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour autoriser des représailles qui ne nous promettoient rien d'amusant. Mon oncle ne changea donc rien à ses premières dispositions : il se contenta de mettre tous ses vaisseaux en travers pour défendre l'entrée du port, si on essayoit de la forcer ; nous passâmes le reste de la nuit sous les armes, et Thomas attendit le jour pour voir à qui il avoit affaire, et savoir à quoi se déterminer.

Le soleil parut enfin, et nous vîmes avec une forte inquiétude deux vaisseaux anglois de soixante-quatorze

et cinq pirogues portugaises. Le cas étoit épineux : mon oncle assembla son conseil de guerre, et demanda ce qu'on croyoit devoir faire. Les uns vouloient parlementer, et tâcher de surprendre un des deux vaisseaux pendant la conférence, d'autres vouloient qu'on proposât de rendre le butin fait à Tercère, à condition qu'on nous laisseroit la liberté de sortir du port, et de gagner la haute mer : pour moi, je pensois que nous serions trop heureux qu'on voulût bien nous recevoir prisonniers de guerre, et nous traiter en conséquence. Mon oncle rompit brusquement la séance, en disant que le premier avis seroit bon s'il étoit praticable : et en effet on ne parlemente pas avec une flotte : on fait venir le chef à son bord, et les bâtimens restent bloqués jusqu'à l'acceptation ou le rejet de la capitulation

pitulation proposée. Mon oncle ajouta que la seconde proposition étoit indigne de braves gens. « J'aime mieux, » poursuit-il, rendre l'âme que le » butin que nous avons fait; que cha- » cun se rende à son poste, et se pré- » pare à parlementer à coups de fu- » sil : je ne me dissimule pas le péril ; » mais redoutez l'ignominie et la mi- » sère; redoutez les traitemens bar- » bares que vous réservent les enne- » mis, et pour y échapper, combat- » tons. Du courage, et un feu d'en- » fer, f.....; je ne connois, je ne veux » connoître que cela. » Aussitôt le rhum circule à pleins brocs, les cœurs se raniment, et on sort du port d'Angra, résigné à tous les événemens.

La frégate *la Liberté* marchoit entre *l'Hirondelle* et *le Phénix*, et une pirogue étoit à chaque aîle : nous formions une ligne serrée, et nous paroissions présenter à l'ennemi un com-

bat réglé, où la supériorité de son artillerie lui assuroit l'avantage. Les Anglois imitèrent notre manœuvre; les deux vaisseaux se serrèrent, les pirogues portugaises s'étendirent circulairement sur les côtés, pour qu'aucun de nous ne pût échapper. Chacun gardoit son feu, et attendoit le moment : nous avançâmes ainsi jusqu'à demi-portée du canon, sans que de part ni d'autre on eût brûlé une amorce.

Tout-à-coup mon oncle change de direction; il présente l'avant, et cingle droit entre les deux vaisseaux anglois; *le Phénix* et *l'Hirondelle* font le même mouvement pour passer en dehors, l'un à droite, l'autre à gauche des deux bâtimens ennemis, et nos pirogues s'accollent chacune à un nantois, dont l'élévation les garantissoit de l'artillerie.

Les Anglois jugèrent notre dessein,

et ils ne purent s'y opposer, parce que nous avions le vent; ils se rapprochèrent davantage, espérant nous couler tous les trois. Nous avions toutes nos voiles dehors; notre monde étoit disposé sur les deux côtés de *la Liberté*: pas un homme au canon; tout étoit sur les ponts, sur les gaillards, dans les hunes, le fusil à la main et deux forts pistolets à la ceinture: mon oncle, au pied de son grand mât, encourageoit ses gens, et leur recommandoit de tirer juste.

Nous passâmes enfin, et nous essuyâmes, de bas-bord et de tribord, deux décharges terribles qui emportèrent notre beaupré et notre mât de misaine: nous reçûmes cinq boulets à l'eau; mais notre mousqueterie joua si vivement et avec tant de bonheur, les équipages de *l'Hirondelle* et du *Phénix* nous secondèrent si bien en longeant les flancs extérieurs des deux

vaisseaux ennemis, que leurs ponts furent en un instant jonchés de morts. Nous les avions dépassés d'une portée de mousquet; qu'ils n'avoient fait aucun mouvement pour nous suivre : nous étions cependant dans un état déplorable; *l'Hirondelle* avoit perdu son grand mât; *le Phénix* avoit ses manœuvres hachées, deux cents de nos gens étoient tués ou hors de combat; mais les Anglois avoient perdu la moitié de leur monde : notre intrépidité les avoit découragés; notre bonheur fit le reste.

Nous vîmes les deux vaisseaux entrer dans le port d'Angra : les pirogues portugaises n'avoient pris aucune part au combat, et s'y étoient réfugiées les premières. Maîtres alors de la route que nous voudrions tenir, nous tournâmes vers les Antilles, et nous avançâmes lentement, en réparant de notre mieux nos gréemens et la car-

casse de *la Liberté*. On travailla pendant trente-six heures à pomper, sur cette frégate, l'eau qui nous gagnoit sensiblement : nous en eûmes jusqu'à trente-deux pouces dans la cale. Nos religieuses y étoient descendues, et prioient Dieu de les soustraire, par une prompte noyade, aux plaisirs illicites qui leur étoient réservés ; leur ferveur ne fit ni chaud ni froid : les trous des boulets furent enfin bouchés, et dès le troisième jour nous voguâmes avec assez de facilité.

Quand ceux qui se portoient bien furent rassurés sur leur existence, on s'occupa des blessés. Mon oncle n'avoit pas de chirurgien à son bord, parce qu'il l'avoit oublié, ou parce qu'il se croyoit invulnérable ; c'est moi qui, *le Pharmacien françois* à la main, exerçois la médecine, comme tant d'autres, aux dépens de qui il appartenoit : en récompense, les Nantois

99967

avoient deux jeunes gens qui coupoient très-joliment un bras et une jambe. Ils coupèrent tant, et je médicamentai si bien nos blessés, qu'il n'en guérit aucun. Ils laissèrent leur part à des camarades qui les regrettèrent peu, qui oublièrent promptement les dangers qu'ils avoient courus, et on ne pensa plus qu'à se divertir. Nos nonnettes furent fêtées amplement, et trouvèrent fort bon ce qui leur causoit tant d'effroi; elles se plaignoient seulement de la quantité, et on leur répondoit : *Abondance de biens ne nuit pas;* ce qui n'est pas toujours vrai.

Mon oncle avoit dessein de gagner Saint-Domingue et la Martinique, afin d'y mettre ses vaisseaux en carène, et d'y faire rafraîchir ses équipages; mais l'homme propose, et Dieu dispose, dit le proverbe. Un petit navire chargé de sucre, que nous

prîmes à soixante lieues des Antilles, dérangea ce projet. Le capitaine nous apprit que tout étoit en combustion dans les îles françoises ; que les habitations étoient détruites ; que les noirs et les blancs s'y égorgeoient. Il étoit fort égal à mon oncle que les nègres fussent libres ou esclaves, et qu'ils rendissent ou non à leurs maîtres le mal qu'ils en avoient reçu ; mais il vouloit quelques semaines de repos, et il n'en pouvoit attendre dans des lieux où il faudroit nécessairement épouser un des deux partis. Il résolut donc d'aller à Saint-Thomas, où il se proposoit de jouir de tous les avantages de la neutralité.

Cette île, une des dernières au nord des Antilles, appartient aux Danois. Son terrain sablonneux est peu propre à la culture, et elle ne doit son opulence qu'à un port excellent qui peut contenir cinquante gros vais-

seaux : il est très-fréquenté par les corsaires, qui, pour éviter les droits exorbitans qu'on exige d'eux dans les établissemens anglois et françois, viennent y vendre leurs marchandises. Il sert aussi d'asile, en temps de guerre, à tous les bâtimens marchands : il est enfin l'entrepôt d'une foule d'échanges qu'on ne peut faire ailleurs avec autant de bénéfice et de facilité.

L'indiscrétion d'un des matelots, pris à bord du petit sucrier, changea encore une partie de ce plan. Cet homme parla d'une flotte de trente voiles qui devoit sortir au premier jour de Port-Royal de la Jamaïque, sous l'escorte de quatre vaisseaux de ligne et de deux frégates. Tout le monde connoît la richesse des cargaisons de la compagnie des Indes angloises : celles de la Jamaïque sont composées d'indigo, de sucre, de café, de cochenille et des

denrées les plus précieuses d'Amérique. Il n'en falloit pas tant pour allumer la cupidité de mon oncle et de ses gens : mais comment attaquer des forces aussi supérieures ? Les vaisseaux de la compagnie seuls, du port de huit cents tonneaux, et de quarante à cinquante pièces de canon, étoient plus que suffisans pour écraser notre flottille. La ruse pouvoit réussir, et c'est à quoi mon oncle se détermina. Il mit nos trois vaisseaux en sûreté dans le port de Saint-Thomas ; il laissa le soin des affaires générales à un conseil d'administration, composé de Duboc tout seul ; il me recommanda particulièrement ses diamans ; il mit sur nos deux pirogues des vivres, trois cents hommes choisis et bien armés, et il partit, en nous disant que s'il ne reparoissoit pas dans quinze jours, nous pouvions le croire tué, et agir en conséquence.

Je n'étois pas fâché de faire trève à mes exploits ; nos gens en étoient plus aises encore. Il fallut rendre, en pays neutre, la liberté à nos religieuses ; mais cela coûta peu : elles rechignoient toujours, et puis on en étoit las. On se jeta à corps perdu dans les négresses et dans les cabarets : une partie du butin fait à Tercère circula parmi les Danois ; mais tout le monde étoit frais, gaillard, dispos, et prêt à rentrer en danse.

Pour moi, qui préfère le blanc au noir, et qui ne trouve aucun plaisir à laisser ma raison au fond d'une bouteille, j'avois distingué la petite sœur Léonore, brune de dix-huit ans, aux formes séduisantes, d'une figure angélique et d'un caractère excellent. Elle avoit subi le sort commun, et je ne pouvois lui en faire un crime : Lucrèce elle-même y eût passé. Je n'avois pas même osé essayer de la soustraire à

ces attentats multipliés : le réglement étoit formel, et à la moindre altercation entre l'équipage et moi, mon oncle l'eût fait noyer impitoyablement. Je souffrois beaucoup, mais je tenois à sa conservation : enfin, je lui fis à Saint-Thomas des propositions qu'elle écouta favorablement. Elle n'avoit jamais aimé; mes mœurs douces la déterminèrent. Je m'assurai par serment qu'on m'en laisseroit la propriété absolue, et je la pris comme on prend tous les jours une veuve de plusieurs maris.

Dubourg, le capitaine de *l'Hirondelle*, se dégoûta encore des négresses, et se maria publiquement à une angloise, qui avoit eu aussi, mais très-volontairement, un très-grand nombre de maris. Ce qu'il lui dit en sortant du temple, mérite d'être rapporté. « Je ne » demande pas compte du passé, vous » n'étiez pas à moi; mais si vous me

» manquez à l'avenir, celui-ci (en frap-
» pant sur le canon de son fusil), ne
» vous manquera pas. »

Onze jours s'étoient écoulés depuis le départ de mon oncle : le douzième, deux vaisseaux anglois vinrent amarrer à côté des nôtres. Amis et ennemis vivent à Saint-Thomas en assez bonne intelligence, parce que le gouvernement sait faire respecter la neutralité. Nous étions fort insoucians sur le compte de ces nouveaux voisins, et nous continuions à fumer et à rire, lorsque nous vîmes sortir de ces bâtimens mon cher oncle et tous ses gens. « Bonne » nouvelle, bonne nouvelle, nous » cria-t-il, deux millions, au moins. » Ce fut là son bonjour.

Aussiôt des cris de joie s'élèvent de toutes parts; on court, on s'empresse, c'est à qui embrassera le premier le général Thomas : on l'enlève, on le porte au cabaret, on fait

servir un magnifique festin, on boit, on s'enivre; et Thomas, en faisant raison à tous, raconte les détails de son expédition.

Il étoit parti avec un vent frais; il avoit laissé à sa droite l'île des Crabes, et couroit trois lieues à l'heure à la vue de Porto-Ricco. Le lendemain, il se trouva à une lieue de Saona, petite île au sud des possessions espagnoles de Saint-Domingue : il comptoit arriver, à la fin du jour, à la hauteur de la partie françoise de cette île; mais une escadrille espagnole, qui croisoit continuellement dans ces parages pour intercepter ou contenir les contrebandiers, se montra tout-à-coup derrière lui à la pointe de l'Espada, et lui donna la chasse. Thomas n'étoit pas en force, et la victoire ne lui auroit pas valu une piastre. Il força donc de voiles et de rames; mais l'ennemi gagnoit considérablement sur lui,

et il ne lui resta d'autre ressource que de se jeter sur la côte espagnole même.

Couvert par l'île de Saona, il entra dans la rivière de Quibo, ploya ses voiles, baissa ses mâts, et tira ses pirogues dans des mangles, plante marine assez élevée, qui croît en abondance aux deux côtés de l'embouchure de cette rivière. Il en fit arracher une certaine quantité, dont il couvrit les pirogues et les hommes qui les montoient, et on attendit en silence, et en en enrageant, qu'il fît nuit pour se remettre en mer.

On avoit passé ainsi une partie de la journée, lorsqu'une des vedettes qu'on avoit placées dans l'eau et les mangles jusqu'au cou, se replia, et dit avoir vu une pirogue qui venoit de s'arrêter pour parler à un homme à cheval, et qui paroissoit descendre la rivière. Thomas fit rentrer ses vedettes à bord,

jeta à l'eau les mangles qui les couvroient; et que le soleil avoit déjà desséchées; il en arracha de fraîches, se renfonça avec son monde dans ses pirogues, et continua d'observer le plus profond silence.

—Il étoit à présumer que le bâtiment espagnol passeroit debout, et mon oncle n'avoit nulle envie de l'inquiéter: pas du tout; cette chienne de pirogue aborda à vingt pas au-dessus des nôtres, l'équipage là tira à terre, et se couvrit de mangles à son tour. Thomas, qui se trouvoit par hasard le plus près de l'ennemi, examinoit tout à travers sa feuillée, et ne savoit que penser de cette manœuvre. On parloit assez haut, mais il ne connoissoit pas un mot d'espagnol: un grand vaurien de moine renégat, qu'il avoit tiré des prisons de l'inquisition de Tercère, et à qui il avoit laissé ses oreilles, en faveur de

son apostasie, se glissa à côté de lui, et lui servit d'interprète.

« S'ils entrent dans cette rivière, » disoit un espagnol, il est impossible » qu'ils nous découvrent. Il est fort » heureux, continuoit un autre, qu'ils » aient été vus par notre flottille. — » Et plus heureux encore qu'elle ait » détaché un canot pour en donner » avis. — Par saint Jacques, reprit » un troisième, tout cela n'étoit rien, » si on n'eût à l'instant expédié des » courriers pour les rivières voisines. » — Il étoit temps que celui-ci nous » joignît; une heure plus tard, et » nous étions en pleine mer. — Où » nous aurions peut-être été rencon- » trés par ces enragés-là. — Je le » crois. Aussi le parti le plus sage est » d'attendre ici la nuit. Alors nous re- » monterons la rivière; et, pour ne » rien donner au hasard, j'enverrai l'or » à Sanama. »

« Ah! coquins, vous avez de l'or! » dit tout bas mon oncle ; il n'ira point » à Samana. » Rien n'étoit plus aisé que de réduire les Espagnols à force ouverte. Il n'étoit pas même probable qu'en les attaquant brusquement, ils opposassent de résistance : mais il pouvoit s'en échapper un certain nombre qui se répandroit de tous côtés, et qui donneroit l'alarme : la flottille pouvoit ne s'être pas éloignée de la côte, et alors on se trouveroit entre deux feux : il falloit donc, pour avoir l'or sans s'exposer inconsidérément, surprendre et détruire jusqu'au dernier des ennemis.

Mon oncle étoit trop près des Espagnols pour que l'équipage de sa pirogue pût faire le moindre mouvement sans être vu ou entendu. Son second bâtiment était à trente pas au-dessous; il passa à l'autre bord du sien, se dégagea doucement d'entre ses bran-

chages, se laissa glisser à terre ; et se traîna sur les mains et les genoux, caché par les mangles qui l'environnoient.

Les Espagnols avoient aussi placé une sentinelle sur le bord de l'eau ; et comme on ne voit pas tout à travers les feuilles, mon oncle ne se doutoit de rien : il n'étoit pas à dix pas de sa pirogue, qu'un chien vint tourner autour de lui, le nez au vent et la queue en trompette. Thomas alors soupçonna quelque chose, et l'ennemi le plus dangereux dans le moment, c'étoit le chien, qui pouvoit aboyer. Heureusement pour mon oncle, il ne sentoit ni le nègre-marron, ni l'habitant originaire de l'Amérique, que les chiens espagnols chassent, comme les nôtres le sanglier ou le cerf. Il présenta à celui-ci un morceau de biscuit, l'animal s'approcha ; Thomas le saisit par le cou, et l'étrangla sans qu'il pût jeter un cri,

Il étoit clair que la voie que le chien avoit tracée dans les mangles, le mèneroit droit à la vedette. Il suivit cette route, en agitant les branches à droite et à gauche, pour imiter le mouvement de la queue du chien. Bientôt il distingua les deux jambes de l'Espagnol, qui étoit assis, son fusil à son côté. Thomas se détourna alors pour le prendre par derrière; et, le saisissant aux cheveux, il l'assomma sur la place avec le pommeau de son pistolet.

Après cette expédition, il parvint à sa seconde pirogue : il en fit descendre l'équipage avec précaution et dans le plus grand silence. Toujours courbé sous les mangles, on se coula lentement et avec ordre sur le haut du rivage, on fila derrière les rochers, et on remonta à cinquante pas au-dessus des Espagnols, qui comptoient sur la vigilance de leur sentinelle, et

qui continuoient de causer assez librement.

Des réflexions très-simples avoient décidé le plan d'attaque de mon oncle. Il avoit jugé que s'il étoit vu de l'ennemi, les fuyards remonteroient infailliblement la rivière, et il avoit voulu leur couper la retraite. Si, contre toute apparence, ils fuyoient vers la mer, ils tomboient dans les mains de ceux qui étoient dans sa première pirogue; et il étoit difficile qu'il en échappât aucun.

Un obstacle imprévu et impossible à prévoir, arrêta mon oncle net. La nature du terrain n'étoit plus la même; il falloit marcher vingt pas à découvert avant de redescendre dans les mangles, et des habits rouges, blancs et noirs devoient frapper l'œil le moins attentif. Il fit faire halte à son monde; il rétrograda avec trente des plus vigoureux, retourna plus bas encore que le lieu d'où il étoit parti, fit arracher une quantité considérable de plantes, en fit

faire trente fagots qu'on apporta à l'endroit où les autres attendoient; on délia les bottes, on les étendit, on en forma une espèce de haie, que quinze hommes de front portoient devant eux, et qui masquoit la totalité de la troupe.

Si les Espagnols avoient été à découvert, ils auroient sans doute remarqué cette verdure qui sembloit marcher : mais, enveloppés eux-mêmes de branchages, et environnés d'objets de la même couleur, qui tous se fondoient ensemble dans l'éloignement, ils ne pouvoient s'apercevoir du stratagême sans une extrême attention, qu'ils n'auroient d'ailleurs donnée qu'à ce qui se passe au-dessous d'eux : ils n'attendoient pas d'ennemis au-dessus

Mon oncle et les siens descendirent donc ainsi jusqu'au bord de la rivière, et il fallut de nouveau avancer sur les mains et les genoux. Plus on approchoit des Espagnols, plus on avoit d'ardeur,

et plus aussi on prenoit de précautions. On se traînoit sur le ventre, à peine osoit-on écarter les mangles, on retenoit son haleine, on s'arrêtoit, on prêtoit l'oreille; on avançoit encore, on étoit trempé de sueur, excédé de fatigue, haletant de soif; la plupart avoient les genoux et les mains déchirées : mais il y avoit de l'or à dix pas, et on ne ne sentoit ni la douleur, ni le besoin.

La pirogue fut enfin enveloppée de toutes parts, sans que les Espagnols pussent avoir le moindre soupçon : ils dormoient. Le signal convenu étoit un coup de sifflet que devoit donner mon oncle. Quand il croit ses gens en mesure, le coup de sifflet part, tous se lèvent à la fois, les branchages sont arrachés, les poignards jouent, le sang ruisselle, tout meurt, et l'or est conquis.

C'étoient des lingots pour la valeur de 300,000 francs, qu'on portoit à

Samana. Depuis que les Espagnols étoient en guerre avec la France, ils n'expédioient plus de galions du continent; l'or s'embarquoit par partie sur de petites barques qui échappoient aisément aux corsaires: on le rassembloit à Sanama, à Porto-Ricco, à l'île de Cuba, et on attendoit le départ de la flotte de la Jamaïque, pour le faire convoyer en Europe.

Celui que mon oncle venoit de gagner fut porté à son bord, les cadavres des Espagnols furent recouverts de mangles, et les François ne pensèrent plus qu'à s'éloigner. Le jour étoit à son déclin, ils remirent leurs pirogues à flot, et hissèrent leurs voiles. Ils sortirent de la rivière de Quibo à l'entrée de la nuit, ainsi qu'ils l'avoient projeté, mais avec des richesses qu'ils n'attendoient pas; et ils avoient vengé, sans le savoir, le sang indien, sacrifié par flots à la soif de ce métal.

Pour éviter l'escadrille espagnole,

qui, probablement, cherchoit mon oncle sur la direction qu'il avoit paru suivre, il juge à propos de retourner à la pointe de l'Espada. Il repassa devant Porto-Ricco, et longea l'île de St.-Domingue par Samana, le port Plata, le cap François et l'île de la Tortue : enfin, il arriva, sans faire de rencontres fâcheuses, à la pointe du cap de Mayesi, la partie de l'île de Cuba la plus voisine de St.-Domingue, où la flotte de la Jamaïque devoit nécessairement passer. Le bras de mer qui sépare les deux îles, est large d'environ vingt lieues ; mais les Anglois, ennemis de la France, alliés alors de l'Espagne, je ne sais pas pourquoi, devoient s'éloigner, dans le passage de ce détroit, de l'île de Saint-Domingue, et se rapprocher de celle de Cuba.

Pour ne pas se faire de querelles avec les insulaires espagnols, mon oncle avoit arboré leur pavillon en se rangeant

sous

sous ce cap de Mayesi. Tenant la mer le jour, pour observer ce qui passoit dans le canal, revenant la nuit dormir en paix sous une côte escarpée, il attendit que la fortune, dont il étoit l'enfant gâté, je ne sais pas encore pourquoi, le comblât de nouvelles faveurs.

Le sixième jour, cette flotte si ardemment attendue, parut comme une forêt qui couvroit l'océan. Les quatre vaisseaux de ligne marchoient sur la droite, pour défendre le convoi du côté de Saint-Domingue; une frégate faisoit l'avant-garde, et la seconde se tenoit à l'arrière pour veiller sur les bâtimens qui, plus pesamment chargés ou moins bons voiliers que les autres, auroient peine à suivre le corps de la flotte. Mon fils cingla droit au milieu des ennemis, comme s'il fût parti de Cuba pour Porto-Ricco: quand il approcha du centre de ces châteaux flottans, dont le moindre avoit vingt

pieds de bord au-dessus de ses pirogues, il fut hélé selon l'usage ; le moine renégat répondit qu'ils étoient Espagnols, et qu'ils alloient charger du coton à Porto-Ricco. On leur demanda pourquoi leurs équipages étoient si nombreux ? Le moine répondit que c'étoit pour se défendre contre des corsaires françois qui avoient pillé les Portugais et les Espagnols de Saint-Domingue, et qui s'étoient, disoit-on, retirés à la Tortue.

L'officier qui commandoit le convoi, avoit en effet rencontré l'escadrille espagnole qui avoit donné la chasse à mon oncle : il en avoit appris les détails du coup de main de Quibo ; et comme il laissoit peu de forces maritimes dans les possessions françoises, il crut de l'intérêt du commerce de détruire, en passant, un ennemi qui pouvoit se fortifier chaque jour. Il fit signal à la frégate de l'arrière de se

porter sur la Tortue, de chercher, de combattre les corsaires, et de rejoindre dans la grande mer le convoi, qui ne marchoit pas à beaucoup près comme un bâtiment léger.

Cette réponse du renégat, faite au hasard, servit singulièrement mon oncle. Si cette frégate eût conservé sa position, il lui eût été impossible de rien entreprendre : son éloignement lui rendit l'espérance. Cependant il ne pouvoit rien tenter que la nuit : cette quantité de voiles marche à la vérité à une certaine distance ; mais elles ne se perdent pas de vue, et sont toujours à portée de se secourir.

Il falloit un prétexte à mon oncle pour passer le reste du jour au centre des [illegible], et il n'en avoit pas. Il ralentit donc sa marche, il se laissa gagner par la queue du convoi, et, au risque de se faire chavirer, il embarrassa les mâts de ses deux pirogues

dans les beauprés de deux des derniers vaisseaux de la compagnie. Les pilotes anglois, en riant de la mal-adresse des prétendus Espagnols, changèrent la barre du gouvernail, et, malgré cette attention dictée par l'humanité, les mâts des pirogues furent emportés net : c'étoit tout ce qu'on désiroit. Aussitôt on quitte les avirons, et on se porte en foule avec l'empressement de gens intéressés, à réparer le dommage ; on se presse, on s'embarrasse ; on fait tomber une partie des rames à la mer ; on rattache un mât, on l'attache mal ; on le démonte pour le remonter encore : on gagne du temps, la nuit approche, et, après deux heures employées à mettre les pirogues hors d'état de se mouvoir, on a réussi au point d'avoir véritablement besoin de secours. La loyauté et la valeur sont inséparables. Les Anglois jettent d'eux-mêmes des cordes pour amarrer les pirogues, et

les remorquer jusqu'à la sortie du canal de Saint-Domingue.

Déjà la nuit est close. Mon oncle distribue, dans toutes les poches, les lingots pris à Quibo, et il fait percer ses pirogues par le fond : l'eau entre en abondance. « Nous périssons, crie » le renégat ; le choc que nos bâtimens » ont reçu, en a disjoint toutes les » parties. » Aussitôt les Anglois tirent les pirogues sous leur bord ; nos aventuriers sautent après les manœuvres avec les cris et le désordre de gens qui paroissent trembler pour leur vie : les Anglois, de bonne foi, leur prêtent la main ; les pirogues coulent bas ; mais cent cinquante François sont sur chacun des deux ennemis, et, bien supérieurs en nombre, ils s'emparent des deux vaisseaux sans répandre une goutte de sang.

Les Anglois, ni personne, n'auroient imaginé que trois cents hommes, mon-

tés sur deux misérables barques, osassent attaquer une flotte qui portoit cinq mille matelots ou soldats, et quinze cents pièces d'artillerie. Le genre des barques d'ailleurs avoit ajouté à leur sécurité; les Espagnols et les Portugais sont les seuls qui se servent de pirogues: aussi, quand on leur mit le pistolet sur la gorge, leur surprise fut telle qu'ils ne pensèrent pas à se défendre.

Le premier soin de mon oncle, après avoir mis ses Anglois aux fers, fut de carguer ses voiles pour rester en place, et donner au gros de la flotte le temps de s'éloigner. Il passa la nuit ainsi; et au point du jour, ne voyant plus d'ennemis, il prit la route la plus droite pour Saint-Thomas, tenant de deux prises qui assuroient douze mille francs au moins au dernier de ses gens.

Mon oncle avoit des signaux à lui;

inintelligibles même pour la marine républicaine. De son côté, il n'entendoit rien à ce[illegible]les Anglois, et il ne se doutoit pas de la destination de la frégate qui s'étoit détachée de la flotte. Cependant il falloit qu'il repassât devant la Tortue; et, à la hauteur de cette île, il rencontra cette frégate qui, n'ayant pu joindre les corsaires françois, faisoit forces voiles pour rejoindre son convoi. Mon oncle n'avoit pas la moindre envie de perdre le temps à brûler de la poudre : il fallut pourtant en passer par-là.

La frégate reconnut bientôt les deux bâtimens de la Jamaïque; et ne concevant rien à la route qu'elle leur voyoit tenir, elle s'approcha de très-près. [illegible] oncle l'avertit, par une volée de canon, que l'indigo et la cochenille avoient changé de maîtres. L'Anglois riposta bravement, et mon oncle fit signal de la mettre entre deux

feux, et de l'aborder. On se canonna long-temps avant de pouvoir jeter les grappins. Les deux prises de mon oncle étoient percées pour quarante canons, et n'en portoient que trente : mais notre artillerie étoit bien supérieure à celle de la frégate ; et quoiqu'assez mal servie, parce que presque tous nos canonniers étoient restés à Saint-Thomas, on se battoit de si près que la plupart de nos boulets portoient dans le corps du bâtiment ennemi. Il étoit aussi fort en hommes que nos deux vaisseaux, et il se défendoit en désespéré ; mais un tiers de son équipage étoit employé au canon, ce qui donnoit encore à notre mousqueterie un avantage réel. L'Anglois perdoit beaucoup de monde, ses manœuvres étoient endommagées, et il ne pensoit pas à se rendre. Cependant son feu foiblissoit ; et Thomas, l'opiniâtre Thomas, écumant de fureur,

fit un dernier effort pour aborder, et il réussit. Il sauta le premier à bord, la hache au poing, et courut au capitaine qui, d'un front calme, attendoit la mort à son poste. Il alloit frapper..... Quelle fut sa surprise ! il reconnut ce même officier qu'il avoit pris à la vue de Calais, à qui il avoit rendu la liberté, et dont le nom et les papiers l'avoient aidé à surprendre Angra. Aussitôt il lui fait un rempart de son corps, et il ordonne à ses gens, enragés d'une aussi longue résistance, mais toujours dociles à sa voix, de cesser le carnage. Hunter est vaincu une seconde fois ; mais il a succombé en héros, et sa défaite même l'honore.

Il ne pouvoit s'empêcher d'être sensible aux procédés de mon oncle : cependant l'humeur inséparable d'un événement aussi triste, une sorte d'orgueil national qui n'abandonne

jamais les Anglois, lui arrachèrent des propos piquans. Il donna à entendre que Thomas ne devoit la victoire qu'à la supériorité de ses forces. « Recommençons, lui dit fièrement celui-ci : je vous donne ma parole d'honneur qu'un seul de mes vaisseaux combattra ; et que je n'y mettrai pas plus de monde qu'il ne vous en reste. Vous venez de me sauver la vie, lui répondit Hunter en s'adoucissant ; et je serois un lâche d'attenter à la vôtre. — Allez donc, vous êtes libre une seconde fois : prenez avec vous les Anglois que je tiens prisonniers, réparez votre frégate, et retrouvez-moi un jour où vous ne me devrez rien.

» J'aime beaucoup cet homme-là, ajouta mon oncle en se tournant vers les siens : il se bat aussi bien que moi, mais il n'est pas heureux. »

Il faut vous faire faire connoissance

avec ce capitaine Hunter. Trente ans, la beauté d'Adonis, la force d'Hercule, la valeur, l'expérience de Ruiter, de Duguai-Trouin, et une fortune constante quand il n'avoit pas affaire à mon oncle, lui avoient valu l'estime de sa nation, qui ne la prodigue point, et le cœur et la main d'une femme charmante qui s'étoit mariée à peu près comme Seymour et Fanny. Nous y reviendrons, je vous le promets.

De la Tortue à Saint-Thomas, il n'arriva rien qui méritât l'attention d'un auditoire aussi respectable que celui devant lequel parloit mon oncle: aussi abrégea-t-il son récit, qui fut suivi d'applaudissemens dont la vivacité alla jusqu'à la frénésie. Dans le premier enthousiasme, on le pria, on le supplia de garder l'or qu'il avoit pris à Quibo. Il accepta tout bêtement, en s'engageant à ne rien prendre pour les frais de sa première expédition. Je le crois

bien, parbleu : nous avions de quoi tenir la mer trois mois, sans compter les provisions de guerre et de bouche prises à bord des deux vaisseaux anglois.

CHAPITRE V.

Etablissement à l'île de Fernandès.

PENDANT qu'on vendoit nos marchandises à Saint-Thomas, moins cher qu'en Europe sans doute, mais avec célérité et au comptant, je disois à mon oncle, sur qui je n'avois pas autant d'ascendant que mon père, mais qui m'écoutoit parfois, que les cinq cent mille francs qu'il possédoit devoient suffire aux vœux d'un homme de cinquante ans; qu'en y ajoutant le produit de la vente de la *Liberté*, bien réparée et abondamment pourvue de tout, il se trouveroit un des riches particuliers de France. J'avois bien mes raisons pour lui parler ainsi : j'étois possesseur d'environ cinquante mille francs ; je m'at-

tachois tous les jours davantage à la petite sœur Léonore, et l'amour éteint le goût des aventures.

Mon oncle, qui n'étoit pas amoureux, opposoit à mes raisonnemens, qu'on n'a qu'une veine avec la fortune, et qu'il falloit la pousser quand elle se présentoit. Il assuroit que sa veine, à lui, ne faisoit que commencer; il ne visoit à rien moins qu'à sept à huit millions, et voilà comme il comptoit en disposer: « Comme je bois » et que je fatigue beaucoup, il ne » me reste guères que dix ans à vivre; » je dépenserai cinq cent mille francs » par an; je mourrai à la fin de la » dixième année, sans soucis et sans » regrets: tu ajouteras le fond de mon » coffre-fort à ce qui se trouvera dans » le tien, et..... — Mais, mon oncle, » si vous vivez quinze ans encore? » — Cela ne se peut pas. — Mais si » cela arrive? — Quand je n'aurai

» plus d'argent, je me brûlerai la cer-
» velle. — Quel raisonnement insensé !
» — Mais je crois, le diable me brûle,
» que ce petit drôle-là veut faire le
» docteur comme son père ! Qu'on se
» taise, morbleu ! — Encore un mot,
» par grâce ! — Allons, voyons ce
» mot. — Vous ne vous souciez pas
» de retourner en France ? — Non.
» L'air de ce pays-là ne vaut rien à
» ceux qui ont de l'argent. — Vous ne
» voulez pas non plus aborder aux co-
» lonies françoises ? — Non. Je ne me
» soucie pas de me battre pour des
» mots. — Les établissemens anglois,
» espagnols, portugais et hollandois
» nous sont fermés : vous n'avez de
» port libre que celui de Saint-Thomas,
» et vous n'y reviendrez pas trois fois.
» — Pourquoi cela, monsieur ? — Parce
» que le mal que vous avez fait et que
» vous allez faire encore aux nations
» ennemies, les liguera toutes contre

» vous. — Tant mieux. — Tant pis. Des
» flottes formidables vous attendront
» quand vous croirez entrer ici, ou
» vous y bloqueront quand vous y
» serez. Ne seroit-il pas plus simple,
» puisque vous êtes possédé du démon
» des combats, de vous établir dans
» quelque île, de vous y fortifier, et
» d'y vivre, dans les temps de crise,
» avec les magasins que vous aurez
» formés ? — Tu as raison, pardieu.
» Tu me rappelles un rêve que je fis
» la veille d'un certain jour où j'allai
» demander au ministre de la marine le
» commandement d'un vaisseau qu'il
» me refusa : tu n'étois pas au monde
» alors. Je m'imaginois être roi ; et
» pendant les trente ans que j'ai vécu
» comme une taupe, enterré dans une
» *capucinière*, rien n'étoit en effet plus
» songe que ce songe-là. Je peux le
» réaliser aujourd'hui ; je me ferai roi
» de mon île : qu'en dis-tu ? — Un

» moment, mon oncle; il faudra chan-
» ger le mot. — Il sonne pourtant bien.
» — Mais il blesse furieusement l'o-
» reille de nos François. — Il est vrai
» qu'il a vieilli ; et ces gens-là aiment
» beaucoup la nouveauté. Comment
» m'appelerai-je donc ? — Mais je ne
» sais pas trop..... Protecteur ? — C'est
» usé comme le papier-monnoie. — Dic-
» tateur ? — On dit que Robespierre
» prétend l'être, et je ne veux pas res-
» sembler à cet homme-là : il ne doit
» un moment de célébrité qu'à la stu-
» peur des Parisiens et à la nullité ab-
» solue de ses collègues. — Grand Gou-
» vernant ? — Fi donc ! ça n'a pas d'har-
» monie. — Grand Régulateur ? —
» Oui, celui-là remplit assez bien la
» bouche. Voyons à présent quelle île
» je *régulariserai.* »

J'ouvre l'Histoire générale des Voyages ; je cherche, je compulse, j'examine, je réfléchis : voilà l'agent

de plume arbitre du royaume qu'on va fonder, et émule d'Idoménée, fondateur de Salente ; de Didon, fondatrice de Carthage ; de Romulus, de Théodore de Corse, et de tous les fondateurs qui n'ont dû leur réputation qu'aux succès de leurs postérités. Je trouve beaucoup d'îles désertes dans les *Bermudes*, plus encore parmi celles de *Bahama* ; j'en trouve même entre la Jamaïque et Saint-Domingue, entre Saint-Domingue et Porto-Ricco ; mais tout cela est situé sur le retour ordinaire d'Amérique en Europe, et je voulois nicher mon oncle dans un coin du globe où il fallût le venir chercher de très-loin, et faire par conséquent des frais d'armement considérables qu'on ne renouvelle pas tous les jours. Je voulois encore une situation telle, que les ennemis ne pussent trouver, dans les environs, de secours d'aucun genre, et qu'ils s'en retour-

nassent après avoir brûlé leur poudre et mangé la moitié de leur biscuit, ou qu'ils finissent par se manger eux-mêmes. Les îles de la mer du sud me parurent réunir tous ces avantages ; et après avoir balancé entre celles des *Amis*, *de la Société* et de *Fernandès*, je me décidai pour la dernière, moins éloignée que les autres, à la vérité, mais plus convenable sous tous les rapports ; placée à deux cents lieues du *Chili*, et à une distance considérable du centre du commerce de l'Amérique.

L'île de Fernandès appartient aux Anglois, à ce qu'ils disent, et ils n'y ont pas plus de droits que sur cinquante autres où ils n'ont point d'établissemens, et où ils n'entendent pas que personne s'établisse ; semblables en cela au chien du jardinier, qui garde les choux dont il ne mange pas. Cette île est très-petite : elle convenoit donc à un très-petit roi et à une très-

petite population. Le terrain en est très-mauvais : hé ! que faisoit cela à de très-honnêtes gens qui ne comptoient y vivre que de l'industrie d'autrui. Elle n'a qu'une rivière : il ne la falloit pas si large pour contenir nos vaisseaux. Elle est partout bordée de rochers : elle en est plus facile à défendre. Il fut donc résolu que mon oncle seroit grand régulateur de l'île de Fernandès.

Comme il falloit couvrir l'ambition du nouveau potentat de motifs d'utilité générale, je passai deux jours à composer un discours raisonné qui auroit fait honneur même à Gerbier. Deux autres jours je me cassai la tête pour le faire entrer dans celle de mon oncle ; mais il avoit la mémoire ingrate et le débit d'un président d'assemblée *populacière*. Semblable aux souverains du plus haut parage, il prit le parti d'expliquer ses vues par l'organe de

son chancelier. Je lus ; et je lus bien, je fis valoir ma marchandise ; et à la fin de ma péroraison tout le monde cria : *A Fernandès ! à Fernandès !*

La petite sœur Léonore étoit enchantée de cet arrangement. Il étoit clair que lorsque nous aurions pris une certaine assiette, la partie des écritures s'étendroit, qu'il ne seroit plus question pour moi de voyages, que je toucherois également mes parts, sans être exposé aux vicissitudes de l'onde et de la fortune : c'étoit charmant pour la petite sœur et pour moi. Notre bonheur commun ne pouvoit être traversé que par un siége ; mais celui de Troye a duré dix ans, celui de Candie autant ; et, dans dix ans, on a le temps de se retourner. D'ailleurs on a bien levé le siége de Malte en 1565, et celui de Gibraltar en 1778 : pourquoi ne leveroit-on pas aussi celui de l'île de Fernandès ?

Il n'y avoit plus qu'une difficulté ; c'étoit de faire approuver à mon oncle notre association. Dubourg étoit dans le même embarras. Embarquer nos femmes sans prévenir le général, c'étoit les exposer ; il pouvoit leur faire un mauvais parti en mer. Les cacher à bord étoit impossible : on ne met pas une femme dans sa poche. Le plus court étoit de s'expliquer avant le départ, et il n'y avoit plus de temps à perdre ; nos vaisseaux alloient appareiller.

Je connoissois mon digne oncle ; le heurter étoit le moyen le plus sûr de ne pas réussir : j'usai donc d'adresse. Je le conduisis à l'auberge où j'avois logé ma bonne petite sœur ; elle étoit plus jolie encore sous les habits *mondains* que je lui avois donnés, mais mon oncle ne prit pas garde à cela. On ne faisoit rien de lui que le verre à la main, et je fis monter quelques

bouteilles de Madère. Léonore lui versoit souvent ; elle lui marquoit du respect et de l'estime ; elle avoit soin de charger sa pipe, et elle lui présentoit l'alumette, et Thomas à la fin parut flatté de ses attentions. « Elle a l'air » bonne enfant, ta nonnette ? — Oui, » mon oncle ; ce seroit dommage de » la laisser ici. — Il faut payer son » passage à Tercère par le premier » vaisseau. — Vous voulez donc qu'elle » rentre dans son couvent, vous qui » détestez les moines ? — Tu as raison. » Qu'elle reste ici, et qu'elle y vive de » l'argent que tu lui laisseras. — Mais, » mon oncle, mon cher oncle, quand » cet argent sera mangé ? — Monsieur » le drôle, vous m'avez l'air d'être » amoureux. — C'est bien pardonnable, mon cher oncle. — Fi ! l'amour » gâte un homme de guerre. — Mais » je ne suis que votre homme de plume;

» — Tu as encore raison. Voyons, rai-
» sonnons. Si tu embarques cette mor-
» veuse-là, elle sera encore plus ex-
» posée en mer qu'ici sans le sou, et
» tu connois le règlement, puisque
» c'est toi qui l'as fait. — Oh! ils m'ont
» tous promis par serment de la res-
» pecter. — Sermens d'ivrognes que
» cela, mon garçon; à la première vel-
» léité ils ne s'en souviendront plus.....
» Ah! sacredieu, il me vient une idée.
» — Voyons-la, mon cher oncle.
» — Achète-moi un demi-quarteron
» de négresses bien conditionnées, et
» jette-les à bord. Tu les mettras en
» avant de ta Léonore, à peu près
» comme on oppose un paravent au
» vent de bise, qui se glisse partout.
» — Vous me permettrez donc d'em-
» barquer ma petite aussi? — Il le faut
» bien, coquin, puisque cela vous fait
» plaisir. »

Monsieur

Monsieur Dubourg s'y prit, lui, d'une toute autre manière. Il déclara brusquement à mon oncle qu'il étoit marié, et qu'il entendoit que sa femme le suivît. « C'est juste, dit Thomas; » mais si nos lurons en ont envie ? » — Je casserai la tête au premier qui » l'approchera. — Alors je ferai noyer » madame Dubourg. — Je la défen- » drai, corbleu ! — Contre moi ? » — Contre le diable ! — Monsieur Du- » bourg ! Monsieur Thomas ! — D'un » ton plus bas, s'il vous plaît. — C'est » le mien, sacredieu ! et je me moque » de quiconque y trouve à dire. » Mon oncle saute sur ses pistolets, Dubourg sur les siens ; on se jette entre eux, on les sépare. On idolâtroit mon oncle, et on alloit faire un mauvais parti à son adversaire ; Thomas, incapable de le souffrir, prend bravement sa défense ; l'adversaire, que rien ne touche, sort en jurant qu'il n'en fera

qu'à sa tête, et qu'il aura raison du général à la première occasion : heureusement madame Dubourg arrangea l'affaire.

Elle aimoit passionnément son mari le jour des épousailles; mais, fidelle à son goût pour la variété, elle avoit offert, au bout de la quinzaine, son cœur et ses charmes à un jeune commis de la douane. On ne part pas pour la terre de Feu sans se faire de longs et tendres adieux; ceux-ci furent tellement prolongés, que Dubourg, qui cherchoit madame pour la conduire à bord, la surprit avec son commis dans une position qui n'étoit pas équivoque : aussi fidèle à ses promesses qu'elle étoit légère dans les siennes, il lui fit sauter la cervelle, et vint s'embarquer avec le plus grand sang-froid.

Il est loisible par tout pays à un époux de tuer sa femme surprise *flagranti delicto*. On informe pourtant,

ne fût-ce que pour s'assurer des circonstances. Le gouverneur pouvoit donc faire arrêter monsieur Dubourg ; mais il connoissoit tant de cocus en Amérique, ainsi qu'en Europe, qui vivent parfaitement bien avec leurs femmes et leurs amis, qu'il crut la vivacité du cocu Dubourg tout-à-fait particulière aux cocus corsaires : or, comme les corsaires ont peu de rapports avec les cocus de la bonne société, le gouverneur ne craignit pas que l'exemple gagnât. Il se contenta, pour la forme, de faire barbouiller quelques carrés de papier, quand nous fûmes en pleine mer.

Dubourg ne pensoit plus à son altercation avec mon oncle ; mais mon oncle ne l'avoit pas oubliée : il étoit devenu rancuneux chez les capucins. Dès le second jour de navigation, il trouva que le capitaine n'avoit pas obéi assez promptement à certains

signaux. En vertu de l'article 3 du réglement, il le destitua, donna à son second le commandement de son vaisseau, et le laissa dans une des îles des Vierges, avec un fusil, un quarteron de poudre et une livre de plomb. Voilà qui vous prouve que, parmi les corsaires, ainsi que dans les États civilisés, il ne faut jamais se brouiller avec ses supérieurs, fussent-ils bêtes, ou taquins comme un Thomas, un baourd, et tant de gens en place que je nommerai peut-être quand ils n'y seront plus.

Pour moi, je m'aperçus, le troisième jour, que mon oncle avoit eu raison de me dire que les sermens de notre équipage étoient des sermens d'ivrognes. Ces messieurs se ruèrent sur mes négresses, qui heureusement étoient d'une complexion et d'une encolure à tenir tête à une armée. Ma petite sœur dut à cet expédient la plus

entière tranquillité : cependant elle garda ma chambre de peur d'accident. J'avois tout son amour, mon oncle tous ses soins ; nous étions tous contens.

Le général Thomas n'étoit pas homme à traverser, sans faire des siennes, la moitié des mers connues. Cependant, comme vous pouvez être né avec des inclinations pacifiques, ce qui ne prouve rien contre vous, même en temps de révolution, car enfin a le diable au corps qui peut ; comme donc il est possible que vous n'ayez pas les inclinations guerrières, je vous ferai grâce des mille et un combats que nous soutînmes des Antilles à la mer du sud, et qui véritablement se ressemblent tous : c'est toujours de la poudre brûlée, des hommes égorgés ; et, pour dernier résultat, des vainqueurs et des vaincus à peu près aussi à plaindre les uns que

les autres. Je vous dirai sommairement que nous forçâmes, en passant, l'île de la Barbade, colonie angloise, dont tous les forts furent emportés en cinq jours, l'épée à la main; que nous chargeâmes un de nos vaisseaux de la Jamaïque, de cent pièces de canon, d'une portion convenable de poudre et de boulets, du produit du pillage, de trois cent cinquante Anglois de tous métiers, et de deux cent soixante Angloises des plus jolies. Vous trouverez peut-être étrange que mon oncle, qui n'aimoit pas les femmes, en fît une aussi ample provision; mais il vouloit que ses gens s'amusassent à Fernandès, et il étoit bien aise de favoriser le goût le plus général.

Après avoir pourvu à l'agréable, il pensa à l'utile. Dès que nous eûmes doublé le cap de Horn, il fit ses dispositions pour attaquer le Chili. Sur une immense étendue de côtes, les

Espagnols n'ont de peuplades que Baldivia, la Conception, Valparayso et la Sérena. Ces habitations, défendues par cinq cents soldats seulement, sont séparées des autres colonies par un désert de quatre-vingts lieues : par conséquent, rien de plus facile que de fournir abondamment Fernandès du bétail, des grains, et des vins excellens que ce fertile pays produit presque sans culture. Il a aussi des mines qui n'étoient pas à dédaigner pour des corsaires, quoiqu'elles ne rendent guères que cinq millions par an. Mais cet or se travaille à Saint-Jago, situé à quarante lieues dans les terres, d'où le bruit de notre débarquement le feroit sans doute exporter à travers les Cordillières, où il seroit impossible de le suivre. On remit donc les expéditions purement métalliques à un autre temps : chacun de nous d'ailleurs avoit autant d'or qu'il en pouvoit porter.

De douze cents hommes qui restoient à mon oncle, il en descendit onze cents à la Conception, vers le centre des bourgades espagnoles : il divisa son armée en six petits corps qui se répandirent de différens côtés, que la terreur précéda, et devant qui tout prit la fuite. Les Espagnols se réfugioient dans l'intérieur avec ce qu'ils avoient de plus précieux, et ils abandonnoient à nos gens ce qu'ils avoient ordre de prendre et de conduire à bord. Dès le septième jour, des convois considérables arrivèrent sans interruption, conduits, traînés ou portés par les Espagnols qu'on avoit pu prendre. Ils tomboient de lassitude, ou succomboient à la violence des mauvais traitemens ; ils demandoient grâce : on fut impitoyable pour eux, comme ils l'avoient été envers les Indiens, dont ils ont exterminé la race.

Le vingtième jour, nous partîmes

avec nos cinq vaisseaux tellement chargés, que le moindre coup de vent devoit les submerger : depuis long-temps Thomas nous avoit appris à ne rien craindre. Le trentième jour, nous mouillâmes enfin à l'entrée de cette rivière de l'île de Fernandès, que nous allions vivifier. Mon oncle se jeta à la nage pour aborder plutôt, et contempla avec une joie avide toutes les parties de ses nouveaux domaines.

Les relations des voyageurs sont souvent infidelles, ou du moins inexactes : nous reconnûmes avec satisfaction que loin d'avoir été trompés par nos livres, la réalité passoit nos espérances. La rivière, dont le mouillage est excellent, traverse les deux tiers de l'île, du levant au couchant ; elle est très-poissonneuse, et c'est une ressource pour les jours maigres. Les monticules dont le pays est couvert, sont peuplées de chèvres sauvages ; autre

ressource pour ceux qui aiment la chasse. La température du climat est délicieuse; avantage réel pour celles de nos dames qui avoient la poitrine délicate. Pas un animal dangereux, hors nous: enfin deux rochers isolés, l'un au nord, l'autre au midi, couronnés chacun par une assez vaste plate-forme, placés exprès sur le bord de la mer, et dominant les parties accessibles de l'île, offroient des forteresses toutes faites à des gens dont pas un n'étoit en état de tracer une parallèle. La difficulté étoit d'y monter du canon; mais mon oncle avoit pris trois cent cinquante Anglois pour quelque chose.

Après deux jours de repos, passés à bord ou à terre, on s'occupa avec ardeur de tous les objets qui devoient assurer la consistance, la durée et l'agrément de l'honnête société. Chacun travailla d'après les connoissances qu'il

voit ou qu'il n'avoit pas ; mais enfin chacun *mit la main à la pâte*, depuis le grand régulateur jusqu'au dernier soldat. Tel l'empereur de la Chine ne dédaigne pas, pour encourager l'agriculture, de tracer lui-même un sillon.

CHAPITRE VI.

Magnifique ville bâtie ; Constitution sublime de la composition de mon oncle.

Nous commençâmes par débarquer le bétail, tellement entassé qu'il étoit menacé d'une suffocation générale. Je prétendois, moi qui me mêlois un peu de tout, qu'il falloit parquer nos vaches, nos moutons et nos bœufs : il me sembloit qu'ils fumeroient ainsi alternativement les pâturages qui sont dans les vallées ; qu'ainsi ils trouveroient dans tous les temps une nourriture abondante ; que les ayant toujours à notre portée, on feroit des élèves, on métamorphoseroit à volonté les jeunes taureaux en bœufs, et qu'il seroit facile, dans tous les temps, de choisir les plus gras pour la table de

en excellence le grand régulateur, et celle de son neveu, qui avait droit de faire bombance, parce que partout les souverains bourrent leur famille d'autant plus aisément, que c'est toujours le public qui paie. Mon cher oncle me demanda si je comptois transformer des héros en garçons bouchers ; il m'objecta que la mer formoit un parc naturel autour de l'île, et que, sans se donner tant de peines inutiles, quand il auroit besoin d'un bouillon, il prendroit son fusil, et jeteroit bas le premier animal qui se présenterait. Je répliquai que si une cinquantaine de nos messieurs avaient envie d'un bouillon le même jour, et se le procuroient de la même manière, l'île serait dépeuplée en moins d'une décade. Ce raisonnement valoit bien mes premières observations ; mais les grands hommes tiennent d'autant plus à leurs idées qu'elles doivent être meilleures, et

nos bêtes allèrent paître et fumer, bon leur sembla.

A tous seigneurs tous honneurs. Ce que nous avions de charpentiers, de menuisiers et de maçons, s'occupa d'abord du palais du grand régulateur. On choisit un endroit riant, sur le bord de la rivière, précisément entre les deux rochers, dont on comptoit faire deux forteresses; et comme les grands tiennent au chef, les subalternes aux grands, et les petits aux subalternes, chacun choisit autour des jalons, qui indiquaient déjà le sanctuaire de la puissance, un emplacement plus ou moins près et plus ou moins grand, selon le degré d'élévation ou de faveur du personnage. Un jardinier traça des rues, non de ces vilaines rues droites qui permettent de découvrir d'un bout à l'autre d'une ville, mais de ces jolies petites rues tortueuses où on ne voit pas à trente

, où l'œil n'est pas fatigué par l'uniformité régulière des objets, et où on marche deux heures sur soi-même sans jamais s'en apercevoir. A présent qu'on perfectionne tout, j'espère qu'on rebâtira Paris sur le modèle des jardins anglois. Alors les rues Saint-Honoré, de Richelieu, du Cherche-Midi, de la Chaussée-d'Antin, du Temple et autres, offriront chacune cinq à six culs-de-sac; ce qui sera fort agréable aux rouliers, aux cochers de fiacre, aux piétons qui craignent les cabriolets; ce qui facilitera la circulation de l'air et la propreté du sol; ce qui ajoutera à l'obscurité, que les beautés sur le retour aiment tant, à la sûreté de nuit, etc., etc. Si cette idée est adoptée, je demande le brevet d'invention.

La ville nouvelle fut commencée et finie en quinze jours. Vous jugerez de sa magnificence par la description du palais du grand régulateur, qui domi-

noit sur les autres édifices, comme Capitole sur Rome. Quatre gros arbres, de trente pieds de tronc, formoient quatre angles égaux, et représentoient autant de colonnes de je ne sais quel ordre. A la naissance des grosses branches coupées en fourches, étoient appuyées quatre pièces de bois; sur ces pièces de bois des perches légères qui traversoient tout l'édifice à six pouces de distance; par-dessus le tout, des feuilles de palmier attachées ensemble avec des lianes : voilà pour la couverture. Les intervalles d'une colonne à l'autre étoient remplis par de mêmes branches proprement recrépies en terre grasse : voilà pour les murailles. Du côté du midi, une porte faite à coups de hache : voilà pour la sûreté. Nous avions parmi nos Anglois un architecte qui ne manquoit pas de goût; je voulois qu'il ornât l'édifice de pilastres, de corniches, de com-

partimens, de culs-de-lampe : « Tais-toi, me dit mon oncle, qui avoit du » bons sens. Je commanderai à ces » gens-là, parce que je suis le seul » capable de les conduire; mais je ne » veux pas qu'ils m'accusent d'un vain » orgueil que je n'ai pas. »

En conséquence, l'ameublement fut analogue au reste. Au milieu du palais étoit suspendu le hamac, qu'on montoit et descendoit à volonté, avec des poulies attachées aux quatre colonnes; sous le hamac, une table grossière, et deux bancs; enfin une armoire assez grande pour contenir trois chemises bleues, trois mouchoirs de poche, une paire de pistolets et une livre de tabac haché.

Les magasins publics où on serra les bleds, les vins, les sucres, les cafés, les rhums, les viandes salées, le biscuit, n'étoient pas tout-à-fait si recherchés; mais tout y étoit rangé dans un

désordre pittoresque, et à peu près à l'abri de l'humidité.

Le bâtiment nommé le *grand Sérail* fut celui qui demanda le plus de temps, parce que la décence et l'agrément particulier de chacun exigeoient que chacune de ces dames eût une chambre de six pieds de long au moins, sur quatre de large : or, comme elles étoient deux cent soixante, il fallut faire deux cent soixante cloisons. Heureusement le bâtiment, long de mille quarante pieds, n'en avoit que six de profondeur, sans quoi il y auroit eu de quoi faire reculer les architectes les plus opiniâtres du monde policé. Eclairés par l'expérience, nous ajoutâmes quelques mois plus tard, au grand sérail, une vaste maison qui fut nommée l'*Imprenable*, parce qu'il étoit défendu aux hommes d'y entrer : elle servoit de retraite aux femmes grosses de huit mois, aux femmes en couches et aux nourrices.

Vous voyez qu'on favorisoit la popu-
[illegible]n à Fernandès ainsi qu'ailleurs.

Comme nous n'avions que le nombre de hamacs nécessaires pour nous, maîtres et seigneurs, ces dames eurent la bonté de se faire de jolis petits lits de feuilles de palmier, assez larges pour recevoir un amateur : elles se prêtèrent même à cueillir de ces feuilles autant qu'il en falloit pour les couvertures. Il est vrai qu'elles en furent priées de manière à ne pouvoir refuser ; et en reconnoissance de leur docilité et de leur patience, on leur attacha aux pieds des pointes de fer qui leur donnoient la facilité de grimper aux arbres comme des écureuils.

Elles cueillirent tant et tant de ces feuilles, qu'il n'en resta pas une sur les arbres, ni le moindre ombrage dans l'île. Restoient cependant à couvrir les cuisines publiques, les maisons communes où on devoit manger,

celles où on devoit prendre le café, celles où on devoit boire hors les heures de repas, et enfin l'espèce de bastille où on devoit renfermer le soir les esclaves anglois. Comme le génie ne connoît pas d'obstacles, on imagina finement de suppléer les feuilles par du gazon, par des voiles, par des chaloupes renversées; ce qui faisoit une variété très-agréable à l'œil.

On avoit fait beaucoup sans doute, mais l'essentiel étoit à faire. Notre véritable richesse consistoit en dix mille quintaux de poudre qu'il falloit serrer dans des lieux très-secs, qui ne laissassent rien à craindre des fumeurs, ni des gargottiers. On fit creuser de vastes magasins dans le roc vif, par les esclaves anglois. On leur fit monter ensuite trente pièces de gros calibre sur les deux rochers dont je vous ai parlé. Point d'échafaudages, de grues, de chèvres, rien de ce qui facilite le

travail : les bras, rien que les bras des [illegible]tus. Ils étoient destinés à servir, [illegible]er, mourir ; et il y en avoit d'autres [illegible] Grenade, à la Dominique, à Saint-Christophe.

La dernière opération à faire, étoit d'empêcher qu'on ne vînt inopinément nous rendre visite. Un petit fort sur chaque rive de la rivière, à son embouchure, auroit singulièrement plu à mon oncle ; mais cela demandoit du temps, de la capacité, et Thomas étoit pressé de jouir et ne savoit rien faire. On fixa les deux vaisseaux de la Jamaïque sur quatre ancres aux deux endroits qu'on vouloit fortifier ; on les rasa de leurs mâts et de leurs agrès ; on mit les batteries sur les ponts ; les corps-de-garde dessous ; [illegible]n moins d'une journée de travail, on eut deux redoutes qui pouvoient durer deux ans ; la prévoyance de [illegible]os messieurs ne s'étendoit pas si loin. L'inauguration de la ville se fit au

bruit des verres et de toute notre artillerie. Cette superbe cité fut nommée *Thomassine ;* le rocher du nord *Thomasson ;* celui du midi, *Thomassard*, le vaisseau de la rive gauche, *Tomassin ;* et celui de la rive droite, *Thomasseau.*

Tant que l'activité avoit été soutenue dans toutes les classes par le besoin de se loger, de pourvoir à la vie animale, au superflu, à la sûreté générale, l'ordre et l'harmonie n'avoient pas été troublés. Le moment de l'oisiveté étoit venu, et c'étoit ce que je redoutois : nos gens ne pouvoient toujours boire et faire ce qu'ils appeloient l'*amour*, et ils me faisoient trembler quand je les voyois les bras croisés. Je proposai à mon oncle de faire des lois courtes, simples, et fortes surtout. Je me rappelai ce que j'avois trouvé de mieux dans Justinien, Cujas et Bartole ; j'éloignai ce qui me déplut ; je fis un petit code qui me

parut très-clair : j'allai aussitôt le lire à mon oncle, qui n'y comprit rien ; les bras me tombèrent quand il me dit qu'il vouloit faire lui-même une constitution? « Vous, mon oncle, vous » ferez une constitution ! — Parbleu ! » tout comme un autre. — Je crains » qu'elle ne vaille rien. — Hé bien, » j'en ferai une seconde. — Qui ne » voudra pas mieux. — J'essayerai » d'une troisième. — Qui ne durera » pas davantage. — Savez-vous, mon- » sieur mon neveu, que vous êtes un » impertinent? — Je suis vrai, mon » cher oncle. — Non, je dis, je n'ai » pas d'esprit, c'est le chat : allez, » monsieur, allez tailler vos plumes ; » et, quand j'aurai rêvé deux heures » à cela, vous viendrez écrire ce que » je vous dicterai. »

Il me rappela en effet deux heures après j'entrai dans son palais, je m'assis, je tirai mon écritoire, et j'écrivis.

Droits de l'Homme.

Chacun ici a le droit de vivre de l'abondance, et sans rien faire.

Du Gouvernement.

Le général Thomas étant proclamé grand régulateur, réglera et déréglera tout à volonté.

« Tu vois qu'en quatre traits de » plume voilà mes bases posées.—Oh ! » c'est charmant, mon oncle.—Souve- » nez-vous, monsieur, que vous n'êtes » que mon secrétaire : écrivez sans ré- » flexions, comme le journal du soir. »

Code civil et criminel.

Comme les hommes n'ont de différens entre eux que parce l'un veut avoir ce que l'autre possède, personne ici n'aura rien en propre.

Comme les magistrats sont inutiles où il n'y a pas de contestations, il n'y aura pas de magistrats ici.

Comme il ne faut ni prison, ni

geoliers, ni procureurs, ni avocats, ni bourreaux, où il n'y a pas de magistrats, il n'y aura non plus ici ni bourreaux, ni avocats, ni procureurs, ni geoliers, ni prisons.

« Nous voilà débarrassés tout d'un » coup de ce qui embarrasse le monde » connu, depuis qu'on le connoît. » Poursuivez, Monsieur. »

Mais comme il est du devoir d'un législateur éclairé de tout prévoir, et que je prévois tout: si, dans l'ivresse ou de sang froid, on s'injurie ou on se frappe, les parties iront vider leur querelle à coups de fusil dans un coin de l'île, et le grand régulateur nommera quatre témoins qui veilleront à ce que tout se passe dans les règles.

Si quelqu'un assassine, il sera assassiné par le meilleur ami du défunt, et les assassinats ne s'étendront pas plus loin.

« Voilà, je l'espère, un code civil et

» criminel aussi court et aussi complet
» que possible, et tel qu'on n'en a point
» imaginé encore. Pensons aux finances.»

Des Finances.

Comme le grand régulateur n'a aucun revenu assuré, et que des circonstances imprévues peuvent nécessiter des sacrifices, il sera établi par moi, dans les cas extraordinaires seulement, un impôt unique et volontaire.

« Tu sens bien que si je voulois, j'imposerois, comme un autre, la terre, » les maisons, les portes, les fenêtres, » les cheminées, les chevaux, les ânes, » les hommes, les femmes, les meubles, les voitures, le bled, la viande, » le poisson, l'eau-de-vie, les choux, le » papier, l'industrie, les grands chemins, la pensée, et tous les objets » connus; mais cela fatigueroit les cerveaux de notre bon peuple, qui crain-

» droit toujours d'être en contravention;
» et puis il faudroit une nuée de fai-
» seurs de rôles, de percepteurs, d'exé-
» cuteurs, de commis, de sous-commis:
» la moitié de la colonie seroit sans
» cesse occupée à vider les poches de
» l'autre. Non, pas de ça, Lisette. Un
» impôt unique et volontaire. —
» Voyons, mon oncle, sur quoi vous
» l'établissez. — Ecris.

Sur la respiration.

» Sur la respiration? — Ah! ah! ah!
» tu ne t'attendois pas à celui-là, hein?
» C'est un véritable don gratuit que
» mon impôt; car enfin, celui qui ne
» voudra pas respirer, ne paiera rien.

» Mais il me semble, mon oncle,
» que vous êtes déjà en contradiction
» avec vous-même. — Allons donc;
» cela se pourroit au plus, si j'avois
» fait dix mille et quelques lois. —
» Vous dites, dans un article, que per-
» sonne n'aura rien en propre, et

» maintenant vous demandez des sa-
» crifices. — Ah! sacredieu, tu as rai-
» son : il n'est pas si aisé d'être législa-
» teur, et je suis étonné que tant de
» gens s'en mêlent. Tâchons d'accou-
» cher d'un petit article supplémen-
» taire que tu saveteras, avec le reste,
» du mieux que tu pourras. »

Article supplémentaire.

« Le gouvernement s'obligeant à four-
nir à tous le nécessaire et le superflu,
l'or et les bijoux seront emmagasinés,
et chaque lot marqué du nom du pro-
priétaire, qui sera maître de le retirer
quand il voudra aller vivre ailleurs. »

« L'article est bien, pas vrai? — Ah!
» encore incohérent avec l'autre. — Va,
» va, nos gens n'y regarderont pas de si
» près. Voyons maintenant les articles
» réglementaires : ceci exige du déve-
» loppement. »

Des Expéditions.

Si vous voulez que le grand régulateur vous entretienne, vous nourrisse, et vous enivre de vin et d'amour, il faut lui en faciliter les moyens.

« Vois-tu ! je fais aussi des préambules, moi. »

Trois cents hommes seront constamment en course, et seront remplacés, au retour, par trois cents autres.

Ils iront prendre chez les autres ce qui manquera chez nous.

De la Force armée.

Il y aura tous les jours cent trente hommes de garde.

Quatre-vingt-dix seront employés à la garde de ma personne, et des forts; le reste fera des patrouilles, et veillera à ce que nos esclaves ne coupent pas

les oreilles, ou mieux que cela, à ceux de nos Messieurs qui seront tombés sous les tables et sous les bancs.

A cet effet, chaque homme de garde sera tenu de conserver sa raison, et pour cela il ne lui sera alloué qu'une bouteille de vin pour ses vingt-quatre heures.

Mais comme il n'est pas de sacrifice qui ne mérite une indemnité, la garde descendante vivra à discrétion pendant les deux jours suivans.

De la Répartition des Esclaves.

Des gens comme nous ne devant rien faire, tous les travaux publics et domestiques seront à la charge des esclaves.

Le grand régulateur en aura quatre pour le service particulier, l'amiral trois, chaque officier deux. Il en sera attaché un à six soldats ou matelots.

Soixante-dix entretiendront les forts, les armes, déblaieront, arroseront les rues, et, pour se reposer, feront la chasse aux maringouins.

Les quarante restant feront la cuisine, mal d'abord, et bien au bout de quelques jours, parce qu'ils seront battus jusqu'à ce que leurs ragoûts soient mangeables.

Comme il n'est pas de bon gouvernement sans économie, et qu'il faut en même temps que les esclaves vivent pour continuer à servir, il leur sera accordé une demi-livre de biscuit par jour, une heure pour pêcher ou chercher des coquillages, et l'eau de la rivière, tant qu'elle en pourra fournir.

« Ceci me conduit naturellement à » traiter de la bonne chère, qui n'est » pas l'article le moins important pour » moi. »

De la Table.

Le grand régulateur sera servi dans

son palais; et comme il doit représenter et traiter souvent ses hauts-officiers, ses rations solides et liquides ne sont pas fixées.

L'amiral aura par jour trois livres de bœuf, trois livres de porc, la moitié d'un mouton, six livres de pain, douze bouteilles de vin et deux de rhum.

Les capitaines auront moitié de cette ration.

Les autres officiers, le tiers.

Les soldats et matelots auront deux livres de viande, deux livres de pain, deux bouteilles de vin et une demi-bouteille de rhum.

On se rassemblera, au son de la cloche, dans les maisons indiquées pour les repas, selon le grade de chacun, et on sera exact, parce qu'on n'attendra personne.

Les dames mangeront chez elles, parce qu'il est bon qu'on les trouve à toute heure.

Des Cafés et Estaminets.

Après le dîner, ira prendre du café qui voudra, et autant qu'il en voudra.

Deux fois par décade, il sera délivré pour les estaminets huit pièces de vin de deux cents pots, qui seront bus dans le jour par les matelots et soldats qui voudront s'amuser honnêtement. Ils y trouveront des pipes et du tabac, et pourront en emporter ce qu'ils jugeront nécessaire à leur consommation.

Les officiers qui ne seront pas de service, pourront s'enivrer tous les jours dans un estaminet qui ne sera ouvert que pour eux.

Des Vêtemens.

Quiconque aura son habit usé, en ira prendre un neuf au magasin.

Quiconque aura une chemise sale, l'ira troquer contre une blanche.

Comme il n'est pas de bon gouvernement qui ne cherche à tout utiliser, les habits et le linge seront faits, raccommodés et blanchis par les hourris; et celles de nos dames dont la société ne se souciera plus.

De la Population.

Le mariage étant insupportable où il est indissoluble, et ne signifiant rien où le divorce est admis, on ne se mariera pas du tout.

Mais comme il faut des enfans pour perpétuer une colonie, et qu'il est très-amusant d'en faire quand on n'en est pas chargé, on en fera tant qu'on pourra, et les mères seules en auront soin, selon la destination que leur a donnée la nature.

La nature les destinant également pour l'homme, ces dames n'en pourront refuser aucun. Mais pour le main-

tien des mœurs publiques; et afin d'éviter tout conflit, le premier qui entrera chez une femme accrochera son bonnet en dehors de la porte; ce qui voudra dire à celui qui surviendroit: Passez à un autre numéro.

La foiblesse paternelle étant contraire aux progrès des enfans, les nôtres se développeront de bonne heure, parce qu'aucun ne connoîtra son père.

Aussi, dès l'âge de dix ans, les garçons seront mousses ou tambours.

Dès l'âge de huit ans, les filles sauront faire des mines et jouer de la prunelle, et à quinze ans, on en fera de petites mamans.

Ceux qui violeront un des articles de la présente constitution, librement acceptée, seront déportés sur les côtes

du Chili, et leur or et leurs bijoux confisqués au profit du grand régulateur.

Après avoir fini de me dicter cette admirable production, mon oncle, enchanté de lui-même, fit battre la générale, rassembla toute l'armée, me fit hisser en haut d'un palmier, pour qu'on m'entendît de plus loin, et m'ordonna de lire à haute et intelligible voix. Je tirai mon cahier de ma poche, je criai à tue-tête, et je ne dus être entendu que de la très-foible partie de mon auditoire : *Aures habent, et non audient.* Au reste, qu'on ait entendu ou non, qu'on ait compris ou non, la constitution de mon oncle fut reçue à l'unanimité, parce qu'elle convenoit à beaucoup, que le mode de gouvernement étoit indifférent au plus grand nombre, et que les autres n'auroient rien gagné à dire : *Non.*

CHAPITRE V.

Désastres.

Les choses alloient assez bien pendant quelques mois. On crevoit des esclaves qu'on remplaça facilement; on exerçoit si vivement et si continuellement les dames, qu'il en mourut vingt des plus jolies, parce que les plus jolies étoient les plus exercées; on buvoit du matin au soir, ou on chassoit, ou on se baignoit, ou on jouoit à la boule ou au ballon, ou on fumoit, ou on dormoit: c'étoit charmant.

Tout annonçoit que cette vie délicieuse dureroit. *L'Hirondelle*, toujours en mer, et volant sur la surface de l'eau, évitoit ou atteignoit les meilleurs voiliers, à son choix. Les magasins regorgeoient, l'abondance étoit partout,

et tant que les Anglois et les Espagnols prendroient la peine de cultiver la terre, il ne paroissoit pas possible que la colonie manquât de rien.

Pour moi, dont les goûts différoient singulièrement de ceux de ces messieurs, et qui évitois toute communication trop directe avec eux, je m'étois fait une jolie habitation vers la source de la rivière. Ma maisonnette, ornée de mille jolis petits riens que j'avois trouvés à bord des différentes prises, étoit adossée à un rocher couronné de verdure; en avant, j'avois un bocage frais, que la nature sembloit avoir fait croître pour moi. Je n'avois eu qu'une cinquantaine d'arbustes à arracher pour pratiquer des allées couvertes et solitaires; au bout de mon bosquet couloit la rivière, étroite, peu profonde et limpide; des poissons des plus délicats de la mer du Sud remontoient jusqu'à ma porte, et venoient mou-

tir dans les bras de ma jolie petite sœur. Avec des semences d'Europe, j'avois fait un potager d'un côté de mon bocage, un parterre de l'autre; et dans mes jardins, sur le bord de l'eau, dans mon petit bois, dans ma maisonnette, je trouvois Léonore qui embellissoit tout, et qui vivoit cachée à tous les yeux.

J'avois été aidé dans mes exploitations par les deux esclaves qu'on m'avoit donnés. L'un étoit peintre, l'autre médecin, par conséquent incapables de supporter des travaux violens; mais je les ménageois, je les encourageois, je partageois avec eux mes rations, plus que suffisantes pour ma compagne et moi; elle les consoloit, elle leur accordoit ces soins délicats, ces attentions fines, seuls moyens d'un sexe foible, qu'ils finissent par rendre le plus fort: Léonore enfin acheva d'en faire nos amis, et n'en a pas qui veut.

J'avois trouvé et accumulé des trésors qui n'avoient tenté que moi. Des instrumens de musique, de mathématiques, de bons livres, cent choses utiles aux arts, avoient été jetés sur la plage. Je les recueillois soigneusement, et on rioit du cas que je paroissois en faire : c'est avec ces ressources que nous charmions nos loisirs. Le peintre, naturellement gai, avoit retrouvé sa belle humeur; le médecin, grave..... comme un médecin, parloit toujours raison, et la raison plaît, assaisonnée d'un grain de folie. En riant avec le peintre, en raisonnant avec le docteur, en caressant ma Léonore, je m'occupois du bien-être et de l'agrément de tous. J'en étois aimé et béni : je ne désirois pas d'autre sort.

Mais *l'Hirondelle*, à force de prendre, prit bientôt moins, et bientôt ne prit rien.

Mais le gaspillage épuisa en peu de temps les provisions qui étoient dans l'île.

Mais quelques-unes des dames qui remplacèrent les défuntes, apportèrent certaine incommodité qui circula en peu de temps, et qui donna de l'occupation et de l'importance à mon docteur.

Mais la disette et la maladie donnent de l'humeur.

Mais l'humeur porte à faire des sottises.

Mais quand les sottises sont d'une certaine force, elles violent le contrat social.

Mais mon oncle, qui tenoit à l'article des confiscations, déportoit exactement les coupables.

Mais enfin on se mit en insurrection ouverte contre lui.

Quand les ressorts d'un gouvernement, bon ou mauvais, sont rompus,

il se forme autant de partis qu'il y a d'intérêts différens.

Quand aucun des partis n'entend raison, tous crient à la fois.

Quand ils ne persuadent pas avec des cris, ils entrent en fureur.

Quand ils sont en fureur, ils prennent les armes.

Quand ils ont pris les armes, ils se battent.

Quand enfin ils voient que le sang répandu n'améliore pas leur sort, ils se rapprochent, ils s'accordent : autant vaudroit commencer par-là.

On se battit toute une journée à Fernandès ; cent cinquante hommes furent tués ou blessés, sans que personne sût bien précisément pourquoi. Vingt fois je m'étois jeté au milieu des combattans, vingt fois j'avois fait l'orateur, et épuisé tous les lieux communs sans y rien gagner. Le soir

on eut faim ; il n'y avoit pas de quoi souper, et je glissai encore mon mot : « Ce n'est pas en se tuant qu'on fait » tourner la broche. » Ce mot fit tomber les armes des mains ; on se demanda pardon, on s'embrassa, on se réconcilia. Mon oncle, excédé de fatigue et couvert de blessures, me consulta modestement sur ce qu'il falloit faire, et parla, pour la première fois, au nom de la société. « Ce soir, répon- » dis-je, il faut s'aller coucher ; qui » dort soupe, et demain nous ver- » rons. » On me crut, on se sépara, et je regagnai ma maisonnette.

J'avois travaillé, et j'en reçus le prix. Des petits pois et des haricots verts préparés par Léonore, un melon cueilli par elle, réparèrent mes forces. Nous soupâmes, nous dormîmes assez bien pour des gens qui avoient l'esprit agité, et le lendemain au point du jour, je me rendis devant le palais du

grand régulateur, qui avoit tout déréglé, et qui ne régloit plus rien.

Tous ceux qui pouvoient se soutenir, se rassemblèrent autour de moi: je les menai à ma maisonnette, je leur fis voir mon jardin. « Si vous aviez fait » comme moi, leur dis-je, vous auriez » soupé hier, et vous déjeûneriez au» jourd'hui. L'homme est né pour tra» vailler; voilà qui le prouve. Voyons » maintenant à vous tirer d'embarras. » Vous êtes environ six cents: prenez » vos fusils, formez une ligne qui » coupe l'île sur sa largeur; avançons » en chassant, tuons ce qui reste de » ces chèvres dont vous ne preniez que » la peau, et dont la viande va vous » paroître délicieuse. Qu'on en fasse » cuir trente ou quarante pour le be» soin du moment; qu'on sale le reste, » qu'on s'embarque, qu'on fasse une » dernière tentative sur le Chili: puis» que vous voulez vivre indépendans,

» transportez ce que vous aurez pris
» aux îles Galapes, dont le sol est ex-
» cellent ; cultivez-le, et, en attendant
» que tout cela soit fait, mangez de la
» chèvre, et buvez de l'eau. Noé en bu-
» voit bien avant qu'il s'avisât de plan-
» ter la vigne. »

Il n'y avoit pas de réplique à cela ; aussi ne répliqua-t-on rien. On partit pour cette battue générale qui rendit beaucoup au-delà de ce que j'avois espéré : on ne chercha pas les cuisiniers anglois. Les uns écorchoient le bétail, d'autres le mettoient en pièces ; ceux-ci allumoient des feux, ceux-là couroient prendre des chaudières, du sel, du piment. Deux heures après, ces messieurs qui, trois jours avant, ne vouloient du mouton que les gigots, à qui il falloit tous les jours du pain frais, des vins de Canarie ou de Madère, déchirèrent à belles dents ces chèvres dont l'idée seule leur soulevoit le cœur,

et furent trop heureux d'aller se désaltérer à la rivière.

J'avois pensé la veille à faire, dans cette rivière, ce que je venois de faire dans les montagnes ; mais on ne s'étoit pas donné la peine d'arranger un filet, on n'avoit que quelques lignes, et la pêche n'eût rien rendu.

Le jour suivant, on sala sept cents chèvres, ou environ ; on emplit des futailles de... hélas ! rien que d'eau ; on embarqua les provisions avec cinq cents hommes sur la *Liberté* et l'*Hirondelle* ; on en laissa cent pour défendre l'île d'un coup de main ; on renvoya sur le *Phénix* les esclaves qui pouvoient se soulever et se venger ; on garda les femmes en santé pour soigner les malades et les blessés, dont le nombre étoit effrayant ; on mit sur tous les forts des chapeaux et des bonnets fichés sur des bâtons, pour être à l'ennemi, s'il se présentoit, la con-

noissance de notre foiblesse; les équipages des deux vaisseaux nous promirent solennellement de nous venir prendre pour nous porter aux îles Galapès : pour gages de leur sincérité, ils nous laissèrent leur part des richesses déposées dans les magasins; enfin ils partirent sous les ordres de Duboc, qui n'avoit pas encore commandé en chef, et qui brûloit de se signaler.

Mon oncle blessé, se désoloit de n'être pas à la tête de l'expédition; j'étois attristé du départ de mon médecin et de mon peintre; Léonore s'attristoit de me voir triste; nos malades n'étoient pas plus gais; nos cent hommes d'armes avoient l'air sombre et préoccupé; les femmes soupiroient, les unes de ce qui leur étoit arrivé, les autres de ce qui ne leur arrivoit plus: l'île étoit rembrunie comme la salle de Fantasmagorie de Robertson.

Je trouvai pourtant le moyen d'é-

claircir petit à petit les visages, et de dissiper le découragement : j'avois perdu mon cher docteur, et je me retrouvai le médecin en chef de la colonie. Je suivis les erremens de mon ami, et, ce qui produisit autant d'effet que les médicamens, j'établis une sorte d'abondance dans la colonie. Je fis faire des filets par les femmes, par la mienne, par ceux de nos soldats à qui j'inspirois insensiblement le goût du travail. On eut du poisson en quantité ; on en eut de mer et d'eau douce : à la vérité, on manquoit d'assaisonnement, mais l'appétit est le meilleur de tous. A la pointe méridionale de l'île, nos pêcheurs trouvèrent quelques tortues ; dès-lors mes malades eurent du bouillon, et on connoît la vertu de celui de tortue pour la maladie que je traitois. Un régime doux, une vie frugale opérèrent des prodiges ; on guérissoit rapidement.

Mes

Mes raisonnemens de tout genre étoient écoutés, et mes conseils suivis. On défricha le peu de terrain qui étoit susceptible de produire ; je donnois des graines, je dirigeois les travaux, et quarante à cinquante jardins se formèrent sous mes yeux. L'occupation ramenoit la gaîté, et adoucissoit des mœurs féroces. On se rassembloit tous les soirs ; on s'amusoit sans emportement et sans aigreur : on revenoit aux jouissances de la nature ; on m'entendoit avec plaisir peindre les douceurs d'une union chaste, et les charmes de la paternité. Les jeunes gens trouvoient le bonheur présent dans mes tableaux ; les hommes mûrs y devinoient des appuis pour leur vieillesse : tous regardoient Léonore, et son air décent et satisfait achevoit de persuader.

A la quantité de fonctions dont la

raison seule m'avoit investi, je joignis bientôt celles du sacerdoce. Je ne prêchois pas de dogmes, je n'aurois parlé que le langage des hommes; j'annonçois une morale simple et pure, et c'est à cela que se borne la révélation : nos cœurs ne vont pas plus loin. Mes efforts furent couronnés d'un succès flatteur; je fis onze mariages. Lile n'étoit plus un repaire de brigands ; ses habitans, rendus à la sociabilité, devenoient des hommes estimables, et chacun étoit heureux, autant qu'on peut l'être quand on manque de plusieurs choses essentielles que l'estime de soi-même ne fait pas toujours oublier.

J'avois conçu le projet de nous réconcilier avec nos voisins, et d'acheter d'eux ce qui nous étoit nécessaire. Les richesses immenses que nous possédions, pouvoient déterminer l'ennemi à traiter ; et s'il préféroit la

guerre, nous étions encore assez forts pour l'inquiéter.

Mon oncle avoit été forcé de convenir que sa constitution ne valoit pas le diable ; il avouoit que j'entendois mieux que lui l'art de gouverner ; mais il ajoutoit que je ne savois pas me battre : il falloit bien qu'il eût sur moi quelqu'avantage, et je lui laissois volontiers celui-là. Cependant, comme le chien d'amour-propre perce toujours, il me contrecarroit souvent en législature, en morale, et même en médecine. Je défendois mes opinions, il s'emportoit ; je le laissois dire, il juroit ; je ne l'écoutois plus, car des juremens ne sont pas des raisons. Il me sembloit, à moi observateur, que la médecine ne doit tendre qu'à aider une nature affoiblie, que partout la morale est une et inaltérable, et que les meilleures lois ne sont pas les plus sages ;

mais celles qui conviennent le mieux au peuple à qui on les destine. Une première, mais terrible attaque de goutte, confina mon critique dans son hamac, et me laissa la liberté d'opérer tout le bien que je pourrois faire.

Il y avoit trois mois que nos compagnons étoient partis; nous ne comptions plus les revoir. Personne ne disoit clairement ce qu'il en pensoit, mais je crois qu'au fond chacun en étoit bien aise. La saison étoit favorable, et je pensai sérieusement à députer plusieurs de nos gens vers le gouverneur du Chili : je choisis les plus modérés et les plus intelligens ; je fis équiper la plus grande des chaloupes, et j'écrivis au gouverneur une lettre que je crus propre à calmer les ressentimens. Mes ambassadeurs alloient partir, lorsqu'une flotte de huit à neuf voiles parut à la vue de l'île. On courut aux armes, on se mit en

défense ; mon oncle se fit porter dans un fauteuil, sur le fort Thomasseau. J'étois né pour tout faire, et ce jour-là je fis l'aide-de-camp : je portois partout les ordres que le général me donnoit avec son sang-froid ordinaire. Il éprouva enfin que des hommes mariés sont plus braves que d'autres, quand ils aiment leurs femmes ; et qu'ils tremblent pour elles : mes onze maris ne parloient de rien moins que de faire sauter l'île plutôt que de se rendre. Fort heureusement on ne fut pas contraint d'en venir à cette extrémité ; on reconnut la *Liberté* et l'*Hirondelle* ; on rit du danger imaginaire et des préparatifs de défense : on mit armes bas, et on fut recevoir l'amiral Duboc, qui entroit à pleines voiles dans la rivière.

Ce drôle-là étoit vraiment né avec des qualités : il s'étoit formé sous mon oncle : il avoit voulu surpasser, dans

une seule expédition, ce que son chef avoit fait dans toute sa vie, et il avoit réussi. Il revenoit avec six grands vaisseaux chargés de toutes sortes de provisions ; il avoit augmenté l'armée de six cents François délivrés en différens lieux, et il apportoit cinq millions en or : voilà en dix lignes le journal de son expédition.

» Abordé de nuit à Valparayso ; » surpris les habitans ; tout passé au » fil de l'épée.

» Marché de suite sur St.-Jago ; ren- » contré et pris sur la route cinq millions » qu'on alloit embarquer pour Quito.

» Chargé des vivres et des vins en » rentrant à Valparayso ; pris dans le » port deux vaisseaux sur leur lest.

» Doublé la terre de Feu ; rentré » dans l'océan méridional ; fait trois » descentes au Brésil ; chargé les vais- » seaux pris à Valparayso ; délivré » soixante François.

» Remonté vers les Antilles ; forcé » Saint-Eustache ; délivré cent cinquante-François ; pris deux vaisseaux chargés de comestibles, arrivant d'Europe.

» Attaqué Saint-Vincent ; emporté » l'île après huit jours de siége régulier ; délivré trois cent quatre-vingt-dix François ; chargé autant que possible quatre vaisseaux trouvés dans le port de Boucama : deux ont coulé » bas au retour.

» Revenu enfin, après trois mois » de course, vainqueur des Espagnols, » des Portugais, des Hollandois et des » Anglois. »

La lecture de ce journal fit faire à mon oncle une grimace qu'il s'efforça en vain de cacher. Il regarda Duboc d'un air sévère : « Amiral, lui dit-il, » vous avez opéré en brave et habile » homme ; mais votre mission ne s'é- » tendoit pas plus loin que le Chili,

» où vous deviez prendre des vivres.
» Vous avez exposé à mourir de faim
» ceux qui vous attendoient ici, pen-
» dant que vous couriez la preten-
» taine, et je vous destitue. Destituer
» un homme comme moi, reprit Du-
» boc en fureur ? Destituer un homme
» comme lui, reprit tout son monde ! »
Et l'anarchie qu'avoit causée la di-
sette, fut ramenée par l'abondance.
Plus d'ordre, plus de subordination.
On proposoit tout haut de déporter
mon oncle, ou de lui faire pis. J'avois
mes bons colons sur qui je pouvois
compter, mais ils formoient une très-
petite minorité : je ne savois pas trop
me battre, comme me l'avoit bien dit
Thomas, et sa goutte l'empêchoit de
se mettre à leur tête.

Cependant le tumulte alloit toujours
croissant; l'outrage étoit au comble. Il
ne restoit rien à mon oncle de sa consi-
dération, ni de son autorité : il n'étoit

plus qu'un vil envieux qu'il falloit immoler. Ainsi périrent les Gracches, au sein de la plus grande popularité ; ainsi périt Mazaniel, des mains du peuple même qui l'avoit adoré ; ainsi finira celui qui doit à des orages un moment de faveur, qui finit avec eux.

Le moment de mon oncle n'étoit pas arrivé encore. La goutte ne lui avoit ôté ni le courage, ni la présence d'esprit : ce fut ce qui le sauva. Il demanda la parole ; elle lui fut refusée. Nos colons, répandus dans la foule, et jusqu'alors spectateurs de la scène, s'écrièrent qu'on ne pouvoit se dispenser d'entendre Thomas : ils crièrent tant, qu'enfin les autres se turent. « Jusqu'à ce que vous ayez » fait de nouvelles lois, dit mon oncle, » je ne connois que celles que vous » avez librement acceptées. Y est il dit » que lorsqu'il surviendra une querelle, » toute la colonie tombera sur celui

» qui aura le malheur de déplaire ? » Il est dit que le différent sera vidé » à coups de fusil : je défie l'amiral. » S'il a fait ce qu'il dit, il acceptera en » brave homme, et ne souffrira pas » qu'on m'assassine comme un chien. » Allons, sacredieu, acceptes-tu, » amiral ? » Aussitôt le bouillant Duboc lui frappe dans la main en signe d'adhésion ; le champ est marqué ; les champions sont à quarante pas ; mon oncle charge son arme, assis dans son fauteuil, la jambe appuyée sur un tas de feuilles sèches : l'armée forme la haie des deux côtés des combattans.

Quel spectacle pour la multitude, que celui de deux autorités supérieures aux prises ! Il en doit résulter un changement, et tout changement doit être un pas vers le mieux..... Pauvres humains !..... hélas !. .....

Les deux-tiers des spectateurs font des vœux pour Duboc ; mes amis en

forment pour mon oncle, et tous tombent d'accord de s'en tenir à l'issue du combat, et d'oublier absolument le passé.

Duboc étoit l'offensé, il tira le premier. Son ressentiment, sa vivacité, lui permirent à peine d'ajuster : la balle siffla à l'oreille de mon oncle ; qui ne fit pas le moindre mouvement. Il ajusta à son tour, il ajusta longtemps, mais il ajusta mieux. Il cassa une cuisse à l'amiral, qui tomba, mais sans manifester aucun signe de douleur.

On reporta mon oncle dans son palais, on le rétablit dans ses honneurs ; on remit en vigueur sa pitoyable constitution. Tous les jardins existans furent foulés aux pieds, le grand sérail fut repeuplé, le gaspillage recommença, et mes colons, entraînés par l'exemple, se *démoralisèrent* en peu de temps.

Obligé moi-même de céder au tor-

rent, je rongeois mon frein, mais je me tus. Je conduisis ma bonne petite sœur tout-à-fait à l'extrémité de l'île, je rebâtis une maisonnette dans des rochers escarpés, aussi bien que je pouvois bâtir seul. Où je trouvai quelques pouces de terre, je jetai au hasard quelques semences, incertain d'en recueillir les fruits. J'étois mal logé, assez mal nourri, quand la distance et mes travaux m'empêchoient d'aller prendre mes rations : mais j'avois mis Léonore en sûreté. Une autre raison m'avoit déterminé à me retirer dans un lieu à peu près inaccessible.

En déchargeant les vaisseaux, en entassant les denrées dans les magasins, en partageant les cinq millions, on avoit perdu de vue une femme qu'on avoit embarquée à Saint-Vincent avec quelques autres. Cette infortunée, digne d'un meilleur sort, s'étoit éloignée de ses ravisseurs; elle avoit avancé

dans l'île, et le hasard l'avoit conduite devant ma première habitation. Léonore étoit à sa porte ; les deux femmes se fixèrent : l'inconnue étoit belle comme un beau jour, modeste comme la vertu, et Léonore lui sourit. Ce sourire l'encouragea ; elle entra ; le langage de ma bonne petite lui inspira de la confiance, elles se lièrent à l'instant.

Je rentrai, je vis la belle inconnue : elle ne me donna point d'amour ; mais elle m'inspira le plus vif intérêt. Je lui proposai de la soustraire aux infamies qui lui étoient réservées : elle ne me remercia point, elle tomba à mes pieds.

Il est étonnant sans doute qu'elle eût échappé jusqu'alors aux affronts dont l'idée seule faisoit frissonner. Les équipages de la *Liberté* et de *l'Hirondelle* avoient été répartis sur les huit vaisseaux : ils étoient chargés au point qu'on avoit eu une peine infinie à les

tenir sur l'eau, et le travail continuel auquel on étoit contraint, n'avoit pas permis de penser à autre chose.

Je la cachai au fond de ma cabane, dans un réduit pratiqué sous la roche, et Léonore lui prodigua ses soins. Elle nous aima bientôt comme nous avoient aimés mon peintre et mon médecin, et elle nous confia ce qu'elle avoit soigneusement caché pendant la traversée, de peur qu'on ajoutât, s'il étoit possible, aux désagrémens de sa position. Elle étoit la femme de ce capitaine Hunter qui se battoit si bien, et que mon oncle estimoit tant. Une grande disproportion de fortune et de naissance avoit long-temps empêché leur union; mais enfin elle n'avoit écouté que l'amour, et elle avoit donné sa main sans l'aveu de ses parens. Hunter l'avoit conduite de la Jamaïque, où il l'avoit épousée, à Saint-Vincent, où demeuroit sa mère, auprès de qui il

l'avoit mise. Elle avoit écrit à son père les lettres les plus soumises ; il y répondoit enfin, et elle avoit l'espoir de le fléchir, lorsque Saint-Vincent fut attaqué et pris par nos gens.

Elle pleuroit en finissant son récit ; nous pleurions en l'écoutant : la beauté malheureuse touche si aisément ! C'est pour elle en partie que j'avois transporté mon domicile dans un lieu où j'espérois qu'elle pourroit au moins respirer en liberté.

Nos gens ne s'écartoient jamais de la partie de l'île où régnoient la bonne chère et la licence ; madame Hunter et Léonore se promenoient quelquefois sur la cime de nos rochers ; insensiblement elles en contractèrent l'habitude, et nul objet encore ne leur avoit inspiré d'alarmes. Un jour, elles furent tout à coup frappées de l'aspect de deux hommes qui les observoient de la vallée. Madame

Hunter rentra épouvantée, et je conçus le danger qui la menaçoit. Je sortis ; je vis les deux hommes qui s'éloignoient en se parlent avec chaleur, et en se tournant parfois de notre côté : je pris aussitôt mon parti. Je conduisis madame Hunter, par des détours, dans une grotte que j'avois reconnue précédemment à cinq cents pas de notre habitation : je l'engageai à n'en pas sortir. Je lui dis que je la viendrois prendre dès qu'il seroit nuit, et que je croyois avoir trouvé le moyen de la garantir de toute insulte.

Je n'étois pas trop sûr de mon fait. On m'avoit promis de ménager Léonore, et on l'avoit fait d'abord, parce qu'on avoit de quoi se satisfaire d'ailleurs. Les services que j'avois généralement rendus, m'avoient ensuite concilié les esprits : notre éloignement et la retraite où vivoit la bonne petite sœur, assuroient notre tranquillité :

mais il n'y avoit pas de traité qui assurât celle d'une seconde femme, belle surtout, la plus belle que j'aie vue de ma vie. L'autorité de mon oncle pouvoit être méprisée : je n'avois pourtant de ressources qu'en lui.

CHAPITRE VIII.

Conclusion.

UNE heure après que je fus rentrée, une vingtaine de ces messieurs montèrent les degrés que j'avois grossièrement taillés dans le roc, pour arriver à mon habitation. Je crus reconnoître, parmi eux, ceux qui avoient vu madame Hunter : cependant je ne me déconcertai point ; je leur fis accueil, et j'attendis qu'ils explicassent le sujet de leur visite. Ils prirent pour prétexte le désir de voir ma nouvelle demeure, et, en louant ma persévérance, mon industrie, ils examinoient tout jusqu'au moindre coin. J'avoue qu'à la fin je n'étois pas à mon aise : Léonore fut plus fine que moi. Elle fit tomber adroitement la conversation sur les magasins de vêtemens ; elle se

plaignit du peu de soin qu'on en avoit : elle ajouta qu'elle avoit fait à cet égard des reproches très-vifs à une nourrice qui étoit venue le matin lui apporter du linge blanc. La ruse étoit heureuse ; elle produisit l'effet attendu : ces messieurs se retirèrent assez honnêtement, et nous crûmes avoir détruit jusqu'à l'ombre du soupçon.

J'eus envie alors de ramener madame Hunter chez moi, et de l'y tenir cachée ; mais je pensai à ce que ce genre de vie a de désagrémens. Il étoit possible d'ailleurs que nos gens reparussent un autre jour, et la surprissent ; toutes réflexions faites, je revins à mon premier plan. Vers minuit, j'allai prendre l'infortunée, et je la conduisis chez mon oncle : il étoit guéri de sa goutte, et il buvoit gaîment avec deux hommes de sa garde. « Ah ! la belle femme, s'écrièrent » ceux-ci. Eh ! d'où diable sort-elle ? »

Madame Hunter frémit. « Vous avez » fait de belles actions, dis-je à mon » oncle, et je viens vous offrir un » moyen d'effacer celles qui ne vous » font pas d'honneur. — Pas de phra- » ses, monsieur le philosophe : voyons, » de quoi s'agit-il ? — De protéger, » de secourir madame. — Hé ! que » me fait madame, à moi? Es-tu en » core amoureux de celle-ci ? — Je » l'honore, je la respecte, et vous » partagerez ces sentimens quand je » vous l'aurai nommée : vous voyez » madame Hunter.— Madame Hun- » ter ! brave homme, son mari. Je lui » ai sauvé la vie : que veux-tu que » je sauve à la femme ? — L'honneur.»

La touchante créature se jeta aux pieds de mon oncle ; elle lui fit le récit de ses malheurs avec tant de chaleur et de grâce, que Thomas, penché vers elle, l'œil mouillé, ne pensoit pas à la relever : elle avoit cessé de parler,

il écoutoit encore. « Sacredieu, ma-
» dame, vous me rappelez une lady
» que j'ai connue aussi malheureuse
» que vous, et à qui j'ai rendu quel-
» ques petits services. — Je ne connois
» que ma mère, monsieur, dont les
» anciennes infortunes soient compa-
» rables aux miennes. — Son nom ?
» — Lady Seymour.— Lady Seymour!
» vous êtes la fille de lady Seymour,
» la femme de Hunter ! Corbleu ! tant
» qu'il restera une goutte de sang à
» Thomas, personne ne portera sur
» vous une main profane ; je le jure
» par mon sabre..... par votre mère. »

Thomas m'embrassoit, me remercioit ; il offrit à madame Hunter son palais, la souveraineté de l'île ; elle bornoit ses vœux à en sortir ; les deux soldats murmuroient, et je n'étois pas rassuré encore.

Dans l'incertitude qui m'agitoit, je saisis le moment où mon oncle étoit

attendri : je lui proposai un parti qui arrangeoit tout, à l'instant, à notre satisfaction commune. J'avois cent mille écus, mon oncle avoit près d'un million ; la résistance que lui avoit opposée Duboc, étoit d'un exemple dangereux, et il n'étoit pas à présumer qu'il ajoutât désormais à sa fortune par la voie des confiscations : il ne devoit donc désirer que de jouir de celle qu'il avoit acquise. Je le pressai de quitter l'île avec moi, Léonore, et madame Hunter ; de faire, du salut de cette dernière, la condition positive sous laquelle il abandonneroit le commandement à Duboc : je le flattai enfin de l'espoir de se rétablir dans l'opinion des honnêtes gens, en rendant une femme à son mari, une fille à sa mère. Mon oncle accéda à toutes ces propositions ; il envoya chercher l'amiral : madame Hunter sourit pour la première fois, et je courus dire à

ma bonne petite de se préparer au départ.

Les extrêmes se touchent, je l'ai déjà dit. Madame Hunter, Léonore et moi, nous étions au comble de la joie, et une scène horrible se préparoit. Ceux de nos gens qui étoient venus chez moi, ne s'en étoient pas tenus à ce que leur avoit dit la petite sœur : ils avoient été au magasin, et le résultat de leurs informations fut qu'aucune femme n'avoit porté de linge à Léonore. Au point du jour, ils se répandirent dans les différentes habitations, et travaillèrent des esprits trop faciles à échauffer. De leur côté les deux soldats, épris des charmes de madame Hunter, les vantoient partout, et indiquèrent le lieu de sa retraite. La foule, indignée de ce que le chef lui-même violoit la constitution, se porta devant sa maison : ils demandèrent à grands cris la femme

qu'on leur déroboit. J'étois près d'elle alors ; elle tomba mourante dans mes bras. Mon oncle ne prit point ses armes : à quoi lui eussent-elles servi ? Il se jeta en avant de madame Hunter ; les bras étendus vers ces énergumènes, priant, caressant, menaçant tour-à-tour. Les accens de la fureur et d'une passion effrénée furent la seule réponse qu'il obtint. « Vous voulez » qu'elle meure de l'excès, de la multiplicité des infamies : eh bien ! » sacredieu, elle mourra pure, et je » mourrai avec elle, puisque je ne » peux la sauver ». Il saute sur ses pistolets ; il met un des canons dans sa bouche ; il s'avance sur madame Hunter, le second pistolet levé ; les deux coups vont partir à la fois..... » Aux armes ! laissez cette femme ! » aux armes ! répètent mille voix en » dehors de la maison ». La multitude s'écoule, la porte est libre ; je sors ...;

deux

deux vaisseaux de guerre, quatre frégates, six galiotes à bombes. Ce n'est pas une illusion, cette fois ; les pavillons anglois et espagnols flottent de toutes parts : madame Hunter respire, les brigands l'oublient, et pensent à se défendre.

Revenons à milord Seymour, que nous avons oublié depuis long-temps. Il s'étoit retiré, avec sa jeune épouse, à Bruxelles ; lorsque Fanny quitta si brusquement mon oncle blessé à Dunkerque. Fait pour plaire à tous ceux qu'il approchoit, il plut au gouverneur des Pays-Bas. On n'aime pas les femmes avec passion, sans aimer un peu la gloire : Seymour ne vouloit point passer sa jeunesse dans l'obscurité. Il obtint du service dans les troupes impériales, il se fit un nom dans la guerre d'Hanovre ; et son père, vaincu par sa constance, séduit par l'éclat de sa réputation, finit

comme tous les pères, par pardonner. Seymour repassa en Angleterre; milord Chatam lui donna un régiment: il se distingua à la bataille de Minden, et monta rapidement aux grades supérieurs. Il n'avoit pas d'enfans: le bon Thompson demandoit tous les jours au ciel de se voir renaître encore; et ses vœux furent exaucés. Après quinze ans de l'union la plus heureuse, le bonheur de Fanny s'accrut par la naissance d'une fille. Le roi voulut ajouter ses faveurs à celles de la nature: Seymour fut nommé au gouvernement de la Jamaïque.

Les deux époux commençoient vieillir, mais la jeune lady leur rappeloit les grâces de leur jeunesse. Elle avoit apporté, en naissant, cette disposition à aimer qui avoit troublé la première moitié de la vie de ses parens: Hunter lui plut. Il n'étoit pas qualifié; sa fortune étoit modique; mais il avoit

l'estime de l'armée navale. Lucy exprima ses désirs à son père, et son père oublia qu'il avoit été jeune et amoureux. Il étoit à l'âge où on considère comme des illusions tout ce qui n'est pas richesses ou grandeurs, et il condamna le choix de sa fille. Sa fille déposa ses larmes dans le sein de sa mère. Fanny ne lui donna aucun conseil ; mais elle lui conta comment elle s'étoit mariée. Faire cet aveu à sa fille, c'étoit l'autoriser indirectement à l'imiter, et la jeune personne l'imita.

Seymour fut outré de son mariage, et de sa fuite à Saint-Vincent ; mais il avoit des entrailles. Lucy lui écrivoit souvent ; sa mère opposoit sans cesse la modération à l'emportement, les prières à l'opiniâtreté. Chaque jour Seymour foiblissoit ; il pensoit sans répugnance à faire pour sa fille ce que son père avoit fait pour lui : il

étoit prêt à se rendre, lorsque Hunter débarque à la Jamaïque, vient se jeter à ses pieds, et lui apprend, avec les accens du désespoir, l'enlèvement de sa femme.

Le même coup les frappoit tous deux, il les rapprocha à l'instant. Le passé disparut devant les craintes qu'inspiroit l'avenir: on ne pensa qu'à délivrer la jeune femme.

Toutes les colonies des puissances alliées se plaignoient depuis long-temps du brigandage que les corsaires françois exerçoient impunément sur toutes les côtes. On avoit souvent proposé de faire, à frais communs, un armement assez considérable pour purger tout-à-fait les mers d'Amérique; mais il falloit le concours du gouverneur de la Jamaïque : les forces réunies de cette puissante colonie pouvoient seules assurer le succès. Jusqu'alors Seymour avoit refusé de dé-

garnir son île, parce que les François de Saint-Domingue et de la Martinique pourroient profiter de son état de dénuement pour l'attaquer ; le danger de sa fille l'emporta sur toutes les considérations : l'expédition fut résolue. Les Portugais, les Espagnols, les Hollandois donnèrent ce qu'ils purent rassembler d'hommes et de munitions : Seymour fit le reste.

Il monta lui-même sur la flotte, impatient de combattre et de punir un homme dont il avoit entendu vanter le courage, et qu'il étoit loin de soupçonner d'être ce même Thomas à qui Fanny devoit tant. Il prit à la Barbade plusieurs de ces prisonniers anglois que nous avions relâchés, qui, connoissant nos forces et nos localités, devoient lui servir de guides. Il se proposoit de commander les troupes de débarquement : Hunter faisoit les fonctions d'amiral.

Mon bon médecin s'étoit empressé de se faire admettre au nombre de ceux qu'on embarqua à la Barbade : Seymour et Hunter avoient juré de tout exterminer dans notre île, et mon docteur m'aimoit sincèrement. Il s'attacha, pendant la traversée, à gagner les bonnes grâces de milord ; il lui peignit sous des couleurs si favorables mon humanité, ma douceur, les services que je lui avois rendus, que j'étois seul excepté de la proscription générale, quand la flotte mouilla devant l'île.

Hunter et Seymour vouloient attaquer à l'instant. Mon docteur sentit bien que si nous étions forcés l'épée à la main, il n'y auroit de quartier pour personne : en effet, comment veiller sur la vie d'un seul homme confondu avec quinze cents autres ? Il parla, il raisonna, il pressa : ses raisonnemens et ses prières ne pou-

voient rien sur l'impatience, l'indignation d'un père, et la jalouse fureur d'un époux. Le médecin alors les attaqua avec leurs propres armes. « Il » n'est rien, leur dit-il, dont ces gens-» là ne soient capables. Qui vous ré-» pond qu'ils ne détourneront point » vos coups en y exposant madame » Hunter la première ? Qui sait si, » prévoyant l'instant de leur destruc-» tion, ils ne vengeront pas leur » mort dans son sang ? C'est pour » elle particulièrement que vous avez » pris les armes ; et, pour la délivrer » sûrement, il faut négocier. » Seymour et Hunter trouvoient indigne d'eux de traiter avec des ennemis du droit public et particulier : mais ils trembloient pour ce qu'ils avoient de plus cher, et la crainte prévalut sur la répugnance. Le médecin fut député vers nous pour proposer la capitulation.

Son premier soin fut de venir embrasser celui qu'il appeloit son bon maître, et il me dit que je ne le quitterois plus. Mon oncle, grossier, brutal, intempérant, avoit le meilleur cœur; il m'aimoit, et j'étois incapable de l'abandonner. Je répondis à mon ami que la reconnoissance et l'honneur m'empêchoient d'accepter ses offres, à moins qu'elles ne fussent communes à mon oncle et à moi. Il m'assura qu'il ne pouvoit rien de particulier pour lui : je répliquai, en soupirant, que mon sort étoit inséparable du sien.

Le docteur me quitta les larmes aux yeux, et se présenta devant nos chefs assemblés. « Je viens, leur dit-il, vous » offrir la vie; c'est tout ce que je » puis vous offrir. Et nos richesses, » interrompit Thomas? — Ceux que » vous avez dépouillés sont là, déter- » minés à les reprendre. — Nous les » avons acquises au prix de notre

» sang, poursuivit mon oncle ; nous » les conserverons de même : allez dire » à ceux qui vous envoient, que des » gens comme nous se battent, et ne » capitulent jamais. Bravo, Thomas ! » bravo, cria toute l'armée ! » Et chacun se rendit à son poste.

« Viens avec moi, docteur, dit mon » oncle à mon ami. » Il le mena chez lui, le fit asseoir, et le força de trinquer avec lui. « Ecoute, poursuivit-il, » je viens de faire le général, et sacre- » bleu je le ferai jusqu'au bout ; mais » je suis bien aise de faire l'homme un » moment, cela repose. Approchez, » madame. » La fille de Seymour vint. « Tous nos gens sont occupés ; outrés » de votre départ, ils m'assassineront » peut-être : mais je m'en f.... Profitez » du moment, suivez le médecin, re- » tournez parmi les vôtres, et qu'il » leur dise que je vous rends à eux » toujours digne de leurs respects :

» dites à Seymour qu'il m'en coûtera » de me battre contre lui ; dites à Hunter » que son beau-père et lui sont » les hommes du monde que j'aime le » plus ; et sacredieu, je vais leur faire » voir que je mérite leur estime..... » Point de remercîmens : allez, partez, » et mettez-vous du coton dans les » oreilles. »

La recommandation n'étoit pas inutile. Deux heures après que madame Hunter eût embrassé son père et son époux, le feu commença de part et d'autre. Hunter et Seymour n'étoient plus excités que par la gloire, mais ce motif est suffisant pour de grands cœurs. Les deux braves Anglois admiroient la bizarre générosité de mon oncle, mais ils prétendoient à l'honneur de vaincre l'homme jusqu'alors invincible : Seymour avoit à justifier les faveurs de son roi, et Hunter deux défaites à effacer. Peu-

dant vingt-quatre heures ; sept cents bouches à feu tirèrent des deux côtés sans interruption : notre île offroit à l'œil la surface d'un volcan. Le jour et la nuit s'écoulèrent sans autre perte pour nous, que cinquante hommes tués ou blessés par les bombes : les ennemis eurent une frégate totalement désemparée.

Le lendemain, la face des affaires changea. Les deux vaisseaux de ligne se portèrent à l'embouchure de la rivière, et attaquèrent nos vaisseaux de la Jamaïque qui en défendoient l'entrée. Thomas y courut aussitôt, et le combat devint terrible. L'artillerie des Anglois étoit bien supérieure ; mais elle étoit sur des masses mobiles, et une multitude de coups frappoient l'air, ou se perdoient dans l'eau. Nos deux vaisseaux étoient fixés sur quatre ancres, et presque toutes nos volées portoient. A chaque instant, Thomas

traversoit la rivière en chaloupe, ou à la nage, selon le moment ; il alloit d'un bâtiment à l'autre, il donnoit ses ordres, il soutenoit les braves, il encourageoit les foibles : il y en a partout.

Hunter n'obtenoit pas de succès déterminés par la force ; il employa la ruse : il fit tirer à boulets ramés sur nos cables, ne fit plus tirer que sur eux, et il parvint à les couper tous. La marée montoit alors ; nos deux vaisseaux rasés ne purent résister à la force de la barre, ils furent emportés dans l'intérieur de la rivière, et échouèrent sur ses bords : ils se trouvèrent tellement penchés, que l'un d'eux avoit une partie de sa quille à découvert. Ces deux postes cessèrent d'être tenables ; Thomas en fit descendre tout son monde, et se hâta d'y mettre le feu : cette manœuvre nous donna le temps de respirer un moment.

Hunter ne voulut pas rétrogader. Il détacha toutes ses chaloupes pour éteindre le feu : ses vaisseaux pouvoient sauter avec les nôtres. Il entra dans la rivière, soutint ses travailleurs, et protégea la descente, qui se fit sans difficultés. Les bâtimens légers débarquèrent derrière lui environ quatre mille soldats : c'étoit presque trois contre un. Ces différentes opérations prirent trois heures au moins, et mon oncle en profita.

Il jugea que sa gloire et sa vie alloient dépendre du destin d'une bataille, et il fit tout pour la gagner. Il rangea treize cents hommes qui lui restoient, et appuya ses ailes à chacun de nos rochers, devenus des forts ; il en fit descendre toutes les pièces qu'on ne pouvoit tourner du côté de l'ennemi; il en fit une forte batterie qu'il plaça à son centre : enfin il fit abattre les huttes de nos gens, et des pieux qui

les formoient, il fit un retranchement tout le long de sa ligne.

Vous vous rappelez que ces forts étoient chacun à une extrémité de l'île ; en la prenant sur sa largeur ; elle n'étoit accessible que par la rivière : nous ne pouvions donc être tournés, et il étoit difficile qu'on nous battît de front. Nos magasins en tout genre, nos trésors étoient derrière nous.

Les ennemis s'avancèrent bravement, quoiqu'ils n'eussent pas de pièces de campagne, et que notre artillerie fît un grand ravage dans leurs rangs ; ils perdirent plus de trois cents hommes avant d'arriver à la portée du mousquet : cependant, animés par Seymour et Hunter, ils approchoient en bon ordre de nos retranchemens, d'où il n'étoit pas parti un coup de fusil encore. Une décharge générale, commandée à propos par Thomas, arrêta

les plus intrépides. Les autres parurent déconcertés; ils répondirent cependant à notre feu : mais une seconde salve, d'un effet prodigieux, les débanda entièrement. Il falloit simplement recharger et les attendre; ils se seroient rembarqués, ou ils seroient venus se faire tuer jusqu'au dernier devant nos retranchemens : la bataille étoit gagnée enfin, si nos gens eussent conservé leur sang froid et obéi à leur chef. Mais ils crurent n'avoir plus qu'à poursuivre et à exterminer des fuyards; ils sortirent en désordre, la baïonnette en avant, et furent arrêtés à leur tour par mille Anglois ralliés à deux cents pas, et formidables par leur discipline. A la droite des Anglois se rallioient les Espagnols. Les Portugais et les Hollandois coururent se reformer sur le terrain même que nous venions d'abandonner. Nos gens se trouvèrent enveloppés de toutes parts : ceux qui

défendoient les forts ne pouvoient plus tirer, leurs coups eussent porté sur nous comme sur l'ennemi.

La fortune changea tout-à-fait en ce moment. Ce ne fut pas un combat, c'étoit un horrible massacre. Aucun des nôtres ne demanda quartier : tous vouloient mourir les armes à la main. L'intrépide Thomas, percé de coups, se défendoit toujours, et paroissoit encore redoutable. Seymour et Hunter le cherchoient, l'appeloient, conduits par le bon médecin, qui exposoit sa vie par attachement pour moi. Ils trouvèrent mon oncle, affoibli par la perte de son sang, un genou en terre, et pouvant à peine soutenir son sabre de ses deux mains. On alloit l'achever lorsqu'ils arrivèrent ; il le vouloit, il appeloit la mort : ils le sauvèrent malgré lui. Pouvoient-ils moins pour un homme à qui chacun d'eux devoit un épouse ?

Pour moi, au moment où nos gens sortirent des retranchemens, j'avois cru comme eux la bataille gagnée, et j'étois allé caresser, rassurer ma bonne petite sœur. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis entrer chez moi les deux Anglois et mon médecin, portant eux-mêmes mon oncle sans connoissance! Je leur demandai s'ils étoient prisonniers. « C'est vous qui le seriez, me » répondit Seymour, si vous étiez » moins estimable; » et il me présenta la main.

Pendant qu'on détruisoit de fond en comble tous nos établissemens dans l'île, qu'on faisoit sauter, à force de poudre, jusqu'aux rochers que nous avions transformés en citadelles, le bon médecin, Léonore et moi, nous donnions à mon pauvre oncle des soins bien affectueux et bien inutiles: aucune de ses blessures n'étoit mortelle par elle-même, mais les excès avoient

détruit en lui les sources de la vie. Il expira le second jour dans nos bras, et Seymour et Hunter regrettèrent sincèrement un homme dont la valeur rachetoit les défauts.

Sa perte me fut très-sensible, et elle n'étoit pas la seule qui m'affligeât. Je m'étois flatté un moment de procurer à Léonore un sort digne d'elle, et il ne me restoit rien de cette immense fortune que nous possédions, mon oncle et moi : les vainqueurs la partageoient presque sous nos yeux, et la misère sembloit nous attendre pour nous punir d'avoir goûté une illusion passagère. Autre surprise ! La part de Seymour et de Hunter étoit à peu près égale à ce que nous avions perdu ; le docteur leur dit un mot, et ils m'offrirent le tout avec une amabalité qui donnoit un nouveau prix au bienfait.

J'acceptai leurs offres, je m'embarquai avec eux pour la Jamaïque : j'y

vis cette Fanny dont mon malheureux oncle m'avoit tant parlé. Elle n'étoit plus jolie, mais elle étoit belle encore. Elle avoit conservé le souvenir de Thomas, et elle accueillit son neveu : madame Hunter se joignoit à sa mère pour me combler de marques d'amitié. « Oh! » me disois-je, que la vertu doit être » douce, qu'elle doit être satisfaisante! » Je trouve des amis partout, uniquement parce que je n'ai pas été un » barbare. »

Je sentis, en respirant un air pur, qu'il manquoit quelque chose à mon union avec Léonore. Je lui proposai ma main : elle n'osoit me la demander, elle l'accepta avec transport. La noce se fit chez Seymour. Il vouloit nous retenir à la Jamaïque ; mais l'amour de la patrie ne s'éteint jamais entièrement : je voulois d'ailleurs revoir de bons parens que j'avois cruellement abandonnés. Nous nous embarquâmes

avec nos richesses sur un vaisseau neutre, et nous arrivâmes heureusement en France.

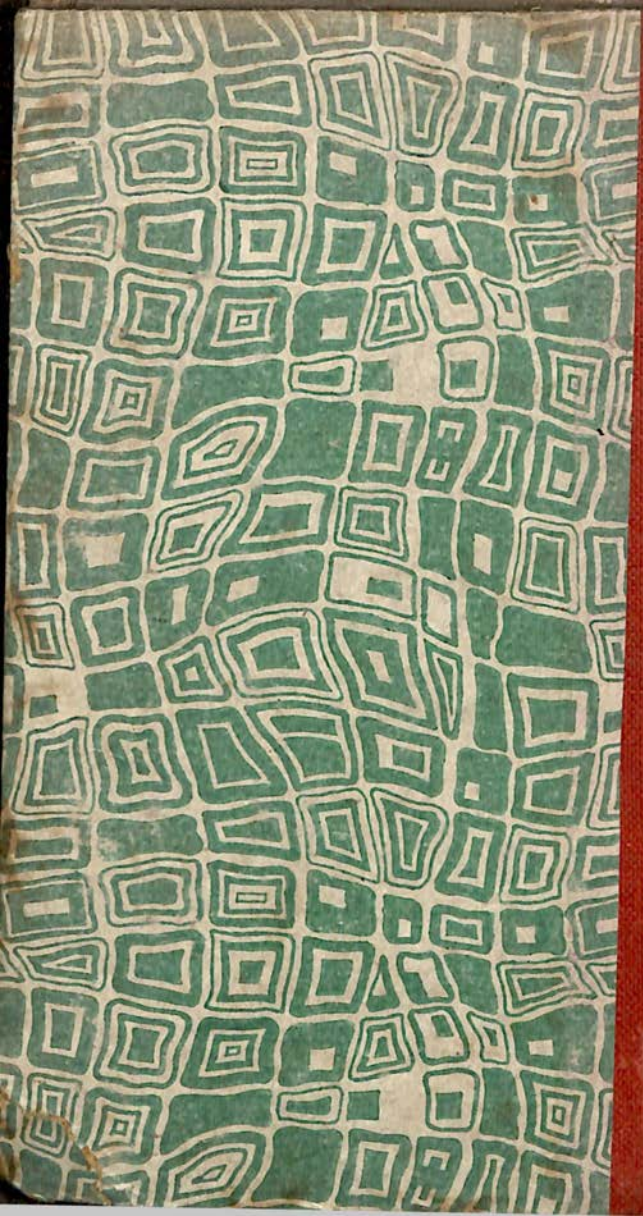
J'avois laissé mon père et ma mère dans une certaine aisance, et depuis quatre ou cinq ans ils gémissoient dans l'indigence : il semble que tout ce qui étoit honnête devoit se dépouiller sous la verge de l'anarchie, et racheter sa vie par le sacrifice de sa fortune. Je gémis sur mon père et sur ma mère ; je partageai avec eux ce que je possédois. Mais combien je fus satisfait des changemens heureux qui s'étoient opérés dans ma triste patrie ! Je l'avois laissée dans un état déplorable. Un peuple trompé se battoit pour le choix de tyrans obscurs, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles ; des criminels étoient à la place des juges qui les avoient flétris ; des hommes ruinés par leurs profusions et leurs débauches, proscrivoient le ci-

toyen paisible dont ils vouloient envahir le patrimoine ; l'avidité s'enrichissoit sans travail ; les vengeances s'exerçoient sans crainte ; la licence écartoit tout frein, et la fureur brutale de la multitude détruisoit ce dont elle ne savoit pas jouir.

A mon retour, un soleil nébuleux encore, mais déjà actif et chaud, animoit l'horizon. Les misérables qui avoient souillé ma patrie, étoient retombés dans l'obscurité et le mépris ; l'habitude du crime et de la violation des lois s'étoit évanouie devant l'homme rare, devenu le premier par sa seule énergie ; toutes les factions étoient courbées devant lui ; on pouvoit travailler avec la certitude de jouir ; on pouvoit devenir père sans craindre d'être arraché à ses enfans ; l'asile du citoyen n'étoit plus violé. Si la misère, effet inévitable d'une guerre longue et sanglante, se fait encore sentir, le nom

d'un héros semble commander la paix. Son gouvernement sera durable ; car où le chef s'entoure d'hommes probes et éclairés, le contrat social a une garantie.

FIN.

00099967

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015